

Marcel Pagnol

Angèle



Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Marcel Pagnol



Angèle

Théâtre

1934



KOTOBONLINE
Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Présentation

Né en 1896 « dans la ville d'Aubagne, sous le Garlaban couronné de chèvres, au temps des derniers chevriers », Marcel Pagnol étudie à Marseille, puis à Montpellier (licence ès lettres). Il enseigne l'anglais dans le Midi et à Paris.

Ses débuts d'auteur dramatique datent de 1924, mais sa vraie carrière commence avec *Les Marchands de gloire* (1926), que suit *Jazz* (1927). *Topaze* (1928) est un succès; *Marius* (1929) est un triomphe (il formera une trilogie avec *Fanny*, 1931, et *César*, 1935). Dès lors, il écrit avec un égal bonheur pour l'écran scénarios originaux et adaptations : *La Fille du Puisatier*, *Marius*, *Fanny*, *César*, *Merlusse*, *Angèle*, *Regain* (d'après Giono), *Manon des Sources*, etc. — en même temps que pour le théâtre : *Judas*, 1955; *Fabien*, 1956, etc. En 1957, il a commencé à publier ses souvenirs d'enfance (*La Gloire de mon Père*, *Le Château de ma Mère*, *Le Temps des Secrets*). L'Académie française a accueilli en 1946 ce fin lettré qui est à la fois traducteur de Virgile (*Les Bucoliques*) ou de Shakespeare (*Hamlet* et *Le Songe d'une Nuit d'été*) et dramaturge, dialoguiste, cinéaste et romancier (*L'Eau des Collines*).

Dans le pays, quand on a besoin de régler un différend, plutôt que de s'adresser au juge de paix, on va trouver Clarius Barbaroux, si grande est la réputation de sagesse du maître de la Douloire, la ferme qu'il exploite dans les collines au-dessus de Marseille avec sa femme Philomène, sa fille Angèle et son valet Saturnin. Saturnin est tout dévoué à la famille, mais c'est pour Angèle qu'il est prêt à se jeter au feu; il l'a vue grandir et trouve qu'aucun garçon du pays n'est assez bon pour elle. Est-ce de s'être entendu répéter que seul « un monsieur de la ville » était digne d'elle? Quand il s'en présente un,

Angèle n'hésite pas à quitter les siens pour le suivre.

Saturnin apprend son adresse par hasard. Si grande est sa naïveté qu'Angèle doit lui expliquer ce qu'elle est devenue en réalité à Marseille entre les mains de « Monsieur Louis ». Son cœur simple résout le problème de la façon la plus radicale et il ramène Angèle à la ferme.

Le drame a commencé là chez ces fiers gens de Provence que Marcel Pagnol décrit si bien dans ce scénario qui a été un de ses très grands succès.

DISTRIBUTION

Saturnin FERNANDEL
Angèle Orane DEMAZIS
Clarius Henri POUPON
Louis ANDREX
Amédée DELMONT
Albin Jean SERVAIS
Le rémouleur BLAVETTE
Philomène TOINON
Florence Blanche POUPON

La cuisine de La Douloire.
Histoire du verrat.

*

CLARIUS

Angèle, y a du café ?

ANGELE

Oui, père. Angèle se lève et vient verser le café.

CLARIUS

Donnes-en à Saturnin.

SATURNIN

Merci, Maître. Angèle regagne sa place à table.

CLARIUS

Pourquoi tu te disputais, ce matin, avec le Félix ?

SATURNIN

Il avait encore amené sa truie pour le verrat. Alors, moi, j'ai pas voulu. Ça fait quatre fois qu'il l'amène.

CLARIUS

Qu'est-ce que ça peut faire s'il paie ?

SATURNIN

Justement, il ne veut pas. Il a payé les cinq francs la première fois. Et au bout de huit jours il revient... Et il me dit : « C'est pas bon, c'est à refaire. » Je lui dis : « Qui te l'a dit ? » Il me dit : « Moi je le sais. » Je lui dis : « Et comment tu le sais ? Tu n'es pas dans la peau de ta truie, tu ne peux pas savoir ce qui s'y passe ! » Enfin, il insiste, et moi je dis oui, et il laisse encore sa truie pendant deux jours. Et puis, ce matin, le voilà qui revient encore. Et il ramène encore sa truie ! Alors moi, je lui dis : « Félix, ça se peut que ta truie

soit folichonne et que tu l'amènes ici pour son plaisir ; mais moi, mon verrat, je veux pas qu'on me le fatigue. Ta truie est une cochonne et elle va nous le tuer. Je veux plus. » Alors, il me dit : « Ton verrat, il est bon à rien. »

CLARIUS, stupéfait.

Il a dit ça ?

PHILOMENE, blessée.

Eh bien, il en trouvera souvent des verrats comme le nôtre !

SATURNIN

C'est ce que je lui ai dit. Je lui ai dit : « Notre verrat, c'est une bête de premier ordre, et forte, et courageuse, et tout. » Alors il me dit : « Il est faible des reins, ton verrat. » Alors moi, je lui dis qu'il est un menteur. Alors, il me dit que je suis un enfant de l'Assistance publique. (Il s'exalte peu à peu, et se frappe la poitrine.) Alors je lui dis : « Oui, c'est vrai que je suis un enfant de l'Assistance publique et que c'est Maître Clarius qui m'a élevé, et que je leur dois tout, et que c'est pour ça que je veux pas qu'on dise du mal d'aucune personne de la famille et surtout de notre verrat ! »

PHILOMENE

Calme-toi, Saturnin !

ANGELE

Tiens, bois ton café.

SATURNIN

Alors il me dit : « Ton verrat, ce n'est pas un homme. » Alors moi, je grince des dents et comme il venait de tourner le dos avec sa truie, moi je lui fous un coup de pied au derrière.

PHILOMENE

A Félix ?

SATURNIN

Non, à la truie. Alors, Félix a voulu me frapper mais moi, je suis entré chez le verrat, et le Félix a eu peur d'y venir et il est parti. Et voilà.

CLARIUS

Bon, tu as bien fait. Si notre verrat n'est pas bon, il n'a qu'à s'en occuper, lui, de sa truie !

Angèle met son chapeau.

CLARIUS

Où vas-tu ?

ANGELE

Je vais jusqu'aux Douces, chez la tante Phrasie, chercher des poulets, et en revenant, ce soir, je ferai .les provisions au village.

CLARIUS, à Saturnin.

Tu as attelé le mulet ?

SATURNIN

Oui, Maître.

PHILOMENE

Tu as la liste ?

ANGELE

Oui, maman.

CLARIUS

Qu'est-ce que tu ajoutes ?

ANGELE

Votre tabac, père... Deux paquets ou un paquet ?

CLARIUS

Deux paquets.

ANGELE, sur la porte.

Vous fumez trop...Elle sort.

CLARIUS

Elle en a du toupet ! Philomène, tu l'as mal élevée.

PHILOMENE

Au contraire, Clarius. C'est parce que je l'ai bien élevée qu'elle t'aime. Et puis, si tu ne la gâtais pas tant, elle te dirait pas ce que j'ose pas te dire. Et ça serait bien malheureux.

CLARIUS

Saturnin, je fume trop ?

SATURNIN

Non, Maître.

CLARIUS

Pourquoi tu dis non, puisque tu sais que je fume trop ?

SATURNIN, effaré.

Je sais pas.

CLARIUS

Alors, ça ne te fait rien de ne pas dire la vérité ?

SATURNIN

Vous savez, pour moi, la vérité c'est ce qui vous fait plaisir.

CLARIUS, souriant.

Que grand couillon ! Prends encore un peu de café, va. (Il se lève.) Té, je vais profiter de la voiture pour me faire porter jusqu'au pré. A ce soir !

Devant la ferme.

Angèle détache le mulet, monte dans la voiture. Le père sort de la ferme. Il monte également dans la voiture. Angèle fouette le mulet qui s'en va. Saturnin sort de la ferme et prend le raccourci. Puis au bord d'un champ, Angèle arrête le mulet. Clarius descend.

CLARIUS

Angèle, attends-moi, tu me poseras au pré. Et tâche de rentrer avant la nuit. A ce soir, petite.

ANGELE

A ce soir. Elle part.

*

Au bord de la route.

Saturnin aperçoit Angèle. Il agite son chapeau.

SATURNIN

Demoiselle, Demoiselle.

ANGELE, elle arrête la voiture.

Qu'est-ce qu'il y a ?

SATURNIN

Ecoute, Demoiselle, j'ai pris le raccourci, à toute vitesse, pour te dire un secret.

ANGELE

Encore un. Tu as toujours de grands secrets à me dire. Eh bien, dis-le-moi ton secret.

SATURNIN, mystérieux.

Demoiselle, voilà ce qui se passe. Un quelqu'un est venu me voir. C'est celui de la Badaque. Le fils...

ANGELE

Elzéar ?

SATURNIN

Oui, l'Elzéar. {Très gêné.) A ce qu'il paraît que, un dimanche, tu as dansé quatre fois avec lui.

ANGELE

C'est bien possible.

SATURNIN

A ce qu'il paraît qu'il t'a embrassée.

ANGELE

Peut-être.

SATURNIN

Hum... Bon, bon. Alors, il est venu me voir. Et il m'a dit : « Saturnin. » J'y ai dit : « Oui. » Et alors, il me dit (à voix basse) : « Saturnin ! » J'y dis : « Oui. » (A voix plus basse encore.) Et alors, il me dit...

ANGELE, à voix très basse.

Saturnin !

SATURNIN

Non, il me dit : « Je suis malheureux. » Je lui dis : « Vouai, je m'en fous. Toi tu es malheureux. Moi, je suis très heureux. Alors je m'en fous. »

ANGELE

Ce n'est pas gentil.

SATURNIN

Attends. Alors, il me dit : « Tu veux savoir pourquoi je suis malheureux ? » Alors je lui dis : « Non. » Alors il me dit (avec passion) : « J'aime Angèle. Je l'aime. » Alors je lui dis : « Il n'y a pas que toi. »

ANGELE

Et qui c'est qu'il y a ?

SATURNIN

Il y a ton père, il y a ta mère, et il y a moi. Et alors, il me dit...

ANGELE

Il te dit : « J'aime Angèle. »

SATURNIN

C'est ça. Il me dit : « J'aime Angèle, je veux me la marier. » Je lui dis : « Marie-toi-la. Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse? » Alors il me dit : « Saturnin, il faut que je la demande à son père. Mais avant de la demander, je veux savoir si ça lui plaît, à elle. » Alors je lui dis : « Tu n'es pas bête. » Alors il me dit : « J'ai compté sur toi pour que tu lui demandes. » Et alors voilà, je te le demande. Et voilà.

ANGELE

Il est bien gentil, Elzéar.

SATURNIN, sans enthousiasme.

Oui, il est gentil.

ANGELE

Il est riche ?

SATURNIN

Oh ! Riche. Ils ont quelques champs, une bonne ferme, c'est vrai. Mais après tout, c'est une ferme.

ANGELE

Eh bien, qu'est-ce que tu veux que ce soit ?

SATURNIN

Ça c'est vrai. Une ferme c'est une ferme ; mais c'est qu'une ferme.

ANGELE

Et moi, je suis née dans une ferme.

SATURNIN

Oui, mais tu ne peux pas y rester toute la vie. Tu es une princesse, toi. Il ne te faut pas un paysan.

ANGELE

Qu'est-ce qu'il me faut, alors ?

SATURNIN

Un Monsieur qui a le col tous les jours, avec la cravate à ressort. Un Monsieur qui a les souliers (il montre sa cheville) coupés ici. Tu sais ? Enfin, un Monsieur de la ville.

ANGELE

Je n'en vois jamais.

SATURNIN

Ecoute. Si tu venais à Aubagne, avec moi, quand je vais faire les grandes provisions, tous les mois, tu en verrais. Il y a le fils du quincaillier, il y a celui du bureau de tabac, il a vingt-cinq ans peut-être et il a plein de poils sur les mains. (Avec enthousiasme.) Et il a des dents grosses comme ça ; il est superbe. Enfin, ça, nous en reparlerons. Alors, pour l'Elzéar, tu m'as dit de lui dire non.

ANGELE

Pourquoi ? Je ne t'ai rien dit du tout.

SATURNIN

Puisque tu veux que je lui dise non, je lui dirai non. Voilà tout.

ANGELE

Bah ! Dis-lui ce que tu voudras, je suis heureuse comme je suis.

SATURNIN

Bon, maintenant je vais à la vigne un peu lui tailler les sarments. A ce soir, Demoiselle. Ils se quittent.

*

Sous un olivier dans le pré.

Clarius est assis à terre. Entre les jambes écartées, il tient la petite enclume à aiguiser les faux. Il aiguise sa faux à petits coups. De chaque côté, l'un debout, l'autre assis sur une bûche, deux paysans. Un silence où Clarius s'applique à amincir le tranchant de sa faux. Puis, brusquement, il lève la tête.

CLARIUS

Et pourquoi vous allez pas au Juge de Paix ? Lui, il aura vite fait de vous mettre d'accord.

ROUMANIERES

Bon Diou, avec le Juge, on n'a jamais fini. Tandis qu'avec toi, c'est simple : on te dit notre affaire, tu y penses un moment, et tu nous dis ton jugement.

CLARIUS

Mon jugement ! Je ne suis pas juge, moi.

BELLUGUES

C'est pas la robe qui fait les Juges, Clarius, c'est pas la robe, c'est la Justice, et la Justice, toi, tu l'as. Ecoute, tu l'as fait dix fois pour les autres. Pourquoi tu veux pas le faire pour nous ?

CLARIUS

La dernière fois, c'était ceux de Peypin qui étaient venus me trouver pour l'héritage de la Miette. Ils étaient pas d'accord pour le partage, naturellement. Moi, je voulais pas m'en mêler. Mais enfin, ils ont tellement insisté, que j'ai fini par faire le Juge. Ils ont bien fait comme j'y ai dit. Seulement, après, le petit de Caderousse, le boiteux, il a dit que j'avais mal jugé, que je lui avais fait du tort, il s'est fâché avec moi. Oui, Monsieur, il ne me parle plus. Il m'a retiré la parole.

ROUMANIERES

Oh ! Le petit de Caderousse, peuchère, il n'est pas boiteux que des

jambes, il est boiteux de son esprit aussi. Il ne faut pas y faire cas.

BELLUGUES

Et puis, nous, ce n'est pas une affaire d'héritage. C'est à cause du pré, il veut cinquante francs de trop !

ROUMANIERES

Ecoute, c'est lui qui veut donner cinquante francs de moins. Tu sais que moi, j'ai pas voulu faire le paysan. Je fais le rémouleur couteaux, ciseaux, rasoirs. Alors, mon père m'a laissé un petit pré, et je l'ai loué à Bellugues, et alors...

CLARIUS

Attends. Puisque l'affaire n'est pas très grave, je veux bien juger pour vous mettre d'accord. Mais d'abord, je pose mes conditions. Vous allez me dire la chose chacun son tour... Et quand j'aurai jugé, vous dites plus rien, et vous ferez comme j'aurai dit.

BELLUGUES

Oui, nous ferons comme tu auras dit.

ROUMANIERES

C'est d'accord.

CLARIUS

Et après vous vous serrerez la main de bon cœur.

ROUMANIERES

Ah ! Ça non, nous sommes fâchés. Nous sommes fâchés à mort.

CLARIUS

Depuis quand ?

ROUMANIERES

Depuis hier soir. Nous ne nous parlons plus.

CLARIUS

Comment ? Vous êtes venus jusqu'ici ensemble et vous êtes fâchés ?

ROUMANIERES

Nous sommes venus ensemble, mais nous ne nous sommes pas parlé.

BELLUGUES

Moi j'y parle ; mais il me répond pas. Quand j'y parle, il chante. Autrement, je suis pas fâché, moi.

CLARIUS

Ecoute, lui, puisqu'il est fâché, je comprends qu'il ne veuille pas te toucher la main d'un seul coup.

ROUMANIERES

Non, non. Ça non.

BELLUGUES

Tu vois, Clarius, tu vois la méchanceté ?

CLARIUS

Ecoute, Roumanières. Il y a bien longtemps que tu connais Bellugues ?

ROUMANIERES

Oui, il y a longtemps.

CLARIUS

Tu n'as pas fait le service militaire avec lui ?

BELLUGUES

Ouai, à Toulon.

ROUMANIERES

Au 112.

CLARIUS

C'était ton ami depuis longtemps.

ROUMANIERES

C'était mon ami.

CLARIUS

Alors tu veux perdre un ami pour cinquante francs ? Tu ne les vends pas cher tes amis. Ça vaut plus que ça un ami.

BELLUGUES

Surtout moi.

CLARIUS

Allez, vaï, serrez-vous la main.

ROUMANIERES

Mais maintenant je lui ai dit que j'étais fâché à mort.

CLARIUS

Eh ben, dis-lui que tu es ami pour la vie !...

BELLUGUES

Allez, vaï, Tonin, fais pas le couillon.

ROUMANIERES

Ecoute, Bellugues, je te touche la main ; mais rappelle-toi que c'est la dixième fois que nous nous fâchons ! Il ne faut plus que ça recommence.

BELLUGUES

Oh ! Ça recommencera, si le Bon Dieu nous fait vivre longtemps. Mais pour aujourd'hui, c'est fini. Ils se serrent la main.

CLARIUS,

Debout avec sa faux, la pierre à la main. Et maintenant, dites-moi votre affaire.

ROUMANIERES

Oh ! Maintenant, c'est plus la peine. Il voulait donner que deux cents francs, ça va, j'accepte.

BELLUGUES

Rien du tout. Tu voulais deux cent cinquante, je te les donne.

ROUMANIERES

Et si je les veux pas ?

BELLUGUES

Alors pourquoi tu les voulais ? Tu sais ce que tu veux ?

ROUMANIERES

Oui, je le sais. Je veux deux cents.

BELLUGUES

Et moi, je suis assez riche pour te donner deux cent cinquante.

ROUMANIERES

O Coquin de pas Dieu !

BELLUGUES

Tu vois, Clarius, tu vois la méchanceté.

CLARIUS

Silence, approchez-vous. Bellugues donnera deux cent vingt-cinq francs et Roumanières les acceptera. Ça va comme ça ? Et maintenant, laissez-moi travailler.

ROUMANIERES

Tu vois que j'avais raison. Il me donne plus de deux cents.

BELLUGUES

Tiens, c'est moi que j'avais raison, il te donne moins de deux cent cinquante francs.

CLARIUS

C'est parce que vous aviez raison tous les deux.

Ils s'en vont tous les deux.

*

Albin, Amédée et le Louis, assis dans l'herbe.

Albin joue de l'harmonica.

AMEDEE

Où c'est que tu as appris ça ?

ALBIN

Chez moi. Moi, je suis de Baumugnes.

LOUIS

Où c'est ça, Baumugnes ?

ALBIN

Là-haut, dans la montagne.

LOUIS

Oui, il a bien l'air d'un gavot.

AMEDEE

C'est grand ?

ALBIN

Non, c'est pas grand... C'est dix maisons peut-être, et la forêt... Ils ne sont pas cinquante ; mais ils savent tous jouer de l'harmonica.

AMEDEE

Est-ce que c'est une mode ?

ALBIN

Non, c'est pas une mode, ça vient de loin... C'est les anciens, les pères de nos grands-pères.

LOUIS

Il en a lui de la famille !

ALBIN

Ils étaient protestants, tu comprends. Alors les autres leur ont coupé le bout de la langue, pour qu'ils ne puissent plus chanter le cantique. Et après, d'un coup de pied au cul on les a jetés sur les routes, sans maison, sans rien... Allez-vous-en...

AMEDEE

Quelles vaches !

ALBIN

Et alors, eux, ils ont monté dans la montagne, tout droit devant eux... Et ils sont arrivés contre le ciel, et comme il y avait encore un peu de terre, ils ont fait Baumugnes. Seulement, ils ne pouvaient pas parler. Alors ils ont inventé de s'appeler avec des harmonicas...

AMEDEE

C'est quand même une drôle d'idée. Mais quoi, chacun parle comme il peut...

LOUIS

Oui, quand on peut pas le dire, on le siffle !

ALBIN

A ce qu'il paraît qu'ils pouvaient tout dire. Ils enfonçaient l'harmonica profond dans la bouche pour jouer avec le petit bout de langue qui leur restait... Et ils appelaient la ménagère, les petits, les poules, la vache... Et tout ça avait l'habitude et comprenait... Enfin, plus tard, il est né des petits qui avaient une langue entière... Mais quand même, nous, on a gardé l'habitude...

AMEDEE, il se lève.

Tiens, ça c'est pour nous.

Ils se lèvent. Amédée et Louis attachent les chaînes à la charrue. Puis Louis fait des signes au mécanicien.

LOUIS

Allez, fondu ! Vas-y ! On voit Amédée et Albin sur la charrue à défoncer.

*

La Douloire.

On voit Clarius qui descend avec une faux sur l'épaule. Il s'arrête devant la maison.

CLARIUS

La petite, elle est rentrée ?

PHILOMENE

Pas encore.

*

On voit Angele sortir d'une maison. Elle monte en voiture et part.

Arrivée d'Angele au café.

Louis, Amédée et Albin sont à la terrasse. Ils boivent l'apéritif. Angele arrête la voiture devant le café, attache le mulet, et passe à côté des hommes.

LOUIS

Tu as vu la gosse ?... Dis donc, c'est une poupée comme ça qu'il me faudrait à moi !

AMEDEE

Tu n'es pas dégoûté, toi !...

ALBIN

Une fille comme ça ? Et qu'est-ce que tu en ferais ? Tu ne gagnes pas assez pour la nourrir !

LOUIS

O pauvre santon ! C'est pas pour la nourrir que je la voudrais, ça serait plutôt pour qu'elle me nourrisse. (A Amédée.) Dis donc, il est jeune le gavot de la montagne ! (Un temps.) Cette cochonnerie de travail, ces tracteurs, ça pue, ça fait trop de bruit. C'est pas fait pour moi, non très peu. C'est pas une vie. Il faut être une andouille née de l'andouille pour s'accoutumer. C'est bon pour toi. Mais moi, je suis de la Marsiale, et je sais nager. (Comme s'il se parlait à lui-même.) Ce qu'il me faudrait, tu vois, c'est une femelle dans le genre de celle de la voiture. Ça, mon vieux, c'est de l'or. Tu y paierais pour cinquante balles de fringues d'étalage, des dessous d'attaque, un promenoir à l'Alcazar, et au boulot ! Un jour dans l'autre, ça te rapporterait dans les trois cents balles, tous frais payés... Il appelle la petite servante.

LOUIS

Dis, petite, où il est ton vélo ?

LA PETITE

Derrière les fusains.

LOUIS

Je le prends jusqu'à ce soir. (Aux autres.) Les amis, je vais faire un tour. Il se lève et s'en va.

On voit Angèle, dans la voiture, sur la route. Le Louis la suit, en vélo. On revient au café.

ALBIN

Et où il va comme ça ?

AMEDEE

Moi, j'ai idée que ce gars-là, c'est peut-être la première fois qu'il travaille. Il a dû faire quelque chose de sale, et s'il a changé d'air pour quelque temps, eh bien, c'est peut-être à cause de la police...

ALBIN

C'est bien possible.

AMEDEE

Ça n'a pas de nerf, c'est jeune, c'est creux comme un mauvais radis... Et toujours à s'en prendre au Bon Dieu... Comme si c'était lui le responsable... Et

avec ça, il se fait des accroche-cœurs en se trempant les cheveux dans les fontaines... Et il se fout du parfum sur la gueule comme une femme de peu... Té, c'est un cochon, voilà ce que c'est...Albin joue de l'harmonica.

*

Angèle sur la route.

Le mulot marche au pas. Le Louis arrive derrière, en vélo. Il dépasse la voilure et s'arrête pour allumer une cigarette. Quand elle arrive à sa hauteur, il l'interpelle.

LOUIS

Pardon, Mademoiselle, est-ce que vous pouvez me dire où on va par ce chemin ?

ANGELE

Si vous continuez tout droit, vous allez jusqu'à Meyrargues.

LOUIS

C'est loin d'ici ?

ANGELE

Douze kilomètres. C'est dans l'autre vallée, derrière la colline.

LOUIS

Vous allez jusque-là, vous ?

ANGELE, qui se ferme brusquement. Elle a compris.

Non, je n'y vais pas.

LOUIS

Où c'est que vous allez ?

ANGELE

Chez moi.

LOUIS

C'est loin, chez vous ?

ANGELE

Non, c'est tout près.

LOUIS

Alors, vous habitez la campagne ?

ANGELE, sèchement.

Oui. (Elle fouette le mulot.) Hue !

Le Louis la suit avec le vélo. Il la rattrape, et se tient d'une main à la

voiture.

LOUIS

Vous avez peur de moi ? Pourquoi ?

ANGELE

Tant que j'ai mon fouet à la main, ce n'est pas vous qui me ferez peur.
Qu'est-ce que vous me voulez ?

LOUIS

Rien de mal, quoi. Je voudrais vous parler cinq minutes. Il n'y a pas de crime !

ANGELE

Il n'y a pas de crime ; mais ça ne sert à rien.

LOUIS, sentimental.

Peut-être que pour vous, ça ne sert à rien ; mais pour moi, c'est très important. Je vous connais, vous savez, je vous connais même très bien... Je vous ai vue souvent...

ANGELE

Moi ? Et où c'est que vous m'avez vue ? Moi, en tout cas, je vous ai jamais vu avant ce soir.

LOUIS

Parce que je voulais pas me montrer. [Poétique.] Des fois, on regarde quelqu'un, de loin, et on n'ose pas se montrer...

ANGELE

Pourquoi ?

LOUIS

Arrêtez-vous une minute, et je vous le dirai franchement.

ANGELE, brusquement.

Mais non, je ne vous connais pas. Passez votre chemin. Si mon père vous voyait là ! Allez, hue ! Il arrête la voiture.

ANGELE

Méfiez-vous du mulet, il mord !

LOUIS

Avec quoi ? Il n'a plus de dents ! Ecoutez, Mademoiselle...

ANGELE

Non, je ne vous écoute pas. Faites attention à ce que je vous dis : mon père n'est pas loin d'ici. Si je l'appelle...

LOUIS

Oh ! Il ne me mangera pas ! Seulement, peut-être ça vous ennuie, vous, s'il nous surprend. Alors écoutez ! Ce soir j'irai derrière votre ferme, je sifflerai comme ça, et vous viendrez me parler.

ANGELE

Si vous venez siffler près de ma ferme, je lâche les chiens.

LOUIS

Si vous lâchez les chiens, moi j'ai ce qu'il faut. Il tire de sa poche un revolver et le montre en souriant.

ANGELE, elle lève le fouet.

Laissez-moi passer.

LOUIS

Et si je veux pas ?

ANGELE

Si vous ne lâchez pas, je frappe.

LOUIS, souriant.

Frappez.

Angèle le fouette et s'éloigne.

LOUIS

Salope... Ce soir, je viendrai, tu entends, et si jamais tu ne sors pas, je fous le feu à ta baraque. La voiture s'éloigne.

*

La baraque Adrian.

Le Louis se met du cosmétique avec un gros bâton de coiffeur. Il se fait un superbe accroche-cœur. Albin regarde le Louis avec une certaine inquiétude.

LOUIS

Ça te bouche un coin, hé goitreux ?

ALBIN

Où c'est que tu vas ? Tu vas retrouver la petite servante du restaurant ?

LOUIS

Et après ! C'est pas ta sœur quand même ? Le Louis s'en va.

ALBIN

Oh ! Ça, non, c'est pas ma sœur. (Il se tourne vers Amédée.) Où c'est qu'il

va encore ce cochon

AMEDEE

Ça m'étonnerait pas qu'il aille s'occuper de la fille de la voiture.

ALBIN

Mais il ne la connaît pas !

AMEDEE

Il a peut-être fait connaissance.

ALBIN

Mais où donc ? Ça serait bête. Cette fille, elle a l'air de quelqu'un de propre, de quelqu'un qui est honnête et gentil... Tandis que lui... Tu crois qu'une femme comme elle peut écouter un homme comme lui ?

AMEDEE

Avec les femmes, on ne sait jamais !

*

La route près de la ferme.

Le Louis arrive à bicyclette. Il jette la bicyclette dans un fourré, se regarde dans un miroir, et prend un sentier qui monte.

Devant la ferme.

Angèle traite la chèvre. Soudain on siffle. C'est le Louis. Elle lève la tête, elle le voit. Il siffle encore. Elle prend le pot, elle s'enfuit et entre dans la ferme.

Cuisine de la ferme.

Angèle entre et pose le pot de terre sur la table.

PHILOMENE

Il y a beaucoup de lait, ce soir ?

ANGELE

Un demi-litre.

PHILOMENE

C'est bien. Eh bien, il faudra encore la mener au bouc, cette bête. Dehors, on entend le sifflet du Louis. Angèle l'écoute.

PHILOMENE

Qui est-ce qui siffle ?

ANGELE

Ça doit être le berger des Roumanières. Je l'ai vu passer. Un silence, où Angèle paraît inquiète.

ANGELE

Où est le père ?

PHILOMENE

Il est allé chercher du bois à la Pondrand...

ANGELE

Tiens, j'ai envie d'aller au-devant de lui.

PHILOMENE

Oui, vas-y, va. Ça lui fait toujours plaisir. Elle enlève son tablier et s'en va.

*

Le Louis est assis au pied d'un arbre. Il voit en bas la porte qui s'ouvre, et Angèle qui monte vers lui. Il sourit.

LOUIS, aimable.

Je vous remercie bien d'être venue.

ANGELE

Ne dites pas merci. Je suis venue pour vous dire qu'il ne faut pas rester ici. Si mon père vous voyait, ça ferait un malheur.

LOUIS

Eh bien ? Qu'est-ce qu'il pourrait me dire ? Je ne fais de mal à personne, je vous parle. Quoi, ce n'est pas défendu ?

ANGELE

Mais oui, c'est défendu. Ce n'est pas bien de venir vous parler en cachette.

LOUIS

Et vous, ce n'est pas bien de donner des coups de fouet dans la figure des gens.

ANGELE

Si je vous ai fait mal, je le regrette. Après tout, peut-être que vous êtes un brave garçon... Mais quoi, il ne fallait pas essayer d'arrêter le mulet. Angèle veut s'en aller. Il la suit.

LOUIS

Je n'avais plus ma tête à moi. Je voulais vous parler. (Sentimental.) Je voulais vous dire mon secret... Vraiment, je ne savais plus où j'en étais.

ANGELE

Pourquoi ?

LOUIS

Ça serait trop long pour vous le dire. Ici, nous n'avons pas le temps...

ANGELE

Vous avez raison... Et puis, vos affaires, ça ne me regarde pas... Allez-vous-en puisque je vous le demande, et surtout, ne revenez plus.

LOUIS

Ça vous ferait plaisir que je revienne pas ?

ANGELE

Oui!

LOUIS, triste.

Bon, alors je ne reviendrai pas ! D'abord, je dois partir. Je quitte le pays pour toujours. Mais avant, j'avais voulu vous parler... Enfin, puisque ça ne vous plaît pas, c'est fini. C'est tant pis pour moi. Adieu, Mademoiselle... Je vous dis Mademoiselle, parce que je ne sais pas votre nom.

ANGELE

Oh ! Il n'est pas joli, mon nom.

LOUIS

Marguerite ? (Elle dit non de la tête, chaque fois.) Lucienne ? Marie ? Joséphine ? Elle rit

ANGELE

Angèle.

LOUIS

Et vous dites qu'il n'est pas joli ? Dites, c'est un joli nom. Angèle, vous savez. Vous, vous ne le voyez pas parce que vous en avez l'habitude... Mais moi, je le trouve... merveilleux ! (Avec ravissement.) Angèle ! Moi, je m'appelle Louis...

ANGELE

J'ai un cousin qui s'appelle Louis...

LOUIS

C'est un nom qui vous plaît ?

ANGELE, elle hausse les épaules.

Oh ! Vous savez, les noms d'hommes, ils se valent tous. Eh bien, adieu

Monsieur Louis, et ne venez plus jusqu'ici pour me faire des misères.

LOUIS

Moi, je vous fais des misères ?

ANGELE

Je ne dis pas que vous m'en faites... Mais vous voudriez bien m'en faire...
Alors, adieu...Elle fait quelques pas.

LOUIS, avec une émotion aussi fausse que vulgaire.

Alors, adieu. C'est pour toujours.

ANGELE

Mon père ! Baissez-vous ! Dieu garde, s'il nous voyait ! Ils se cachent
derrière les buissons. On voit Clarius qui passe.

LOUIS

Ils sont si sévères que ça, vos parents ?

ANGELE

Non, ils ne sont pas sévères... Mais ça ne leur plairait pas de me voir
parler à un jeune homme qui n'est pas du pays...

LOUIS

Naturellement. Ça, c'est la mentalité des campagnes... Moi, je suis de la
ville.

ANGELE

Ça se voit !

LOUIS

A quoi, ça se voit ?

ANGELE, indignée.

Vous avez beaucoup de toupet.

LOUIS

Naturellement. J'ai vu du pays, moi. Je n'ai pas passé ma vie dans un
trou...

ANGELE, un peu ironique.

Vous avez de la chance.

LOUIS

Alors, Mademoiselle Angèle, puisque vous ne voulez pas que je revienne,
je veux vous obéir, je vais vous faire mes adieux. Mais avant, je vous en
supplie, faites-moi une faveur, une grâce. Faites-moi un gros cadeau !
Laissez-moi vous embrasser...

ANGELE

Elle le repousse toute tremblante. Non, non, non, pour quoi faire ?

LOUIS

Puisque je pars, Angèle. Il l'embrasse.

ANGELE

Pourquoi vous m'embrassez comme ça ? Pourquoi ?

LOUIS

Je vous aime, Angèle... Laissez-moi vous dire...La porte de la ferme s'ouvre en bas dans la nuit. On entend la voix de Philomène qui crie.

PHILOMENE

Angèle, Angèle !...

ANGELE, elle crie.

Oui ! Je viens ! (A voix basse.) Laissez-moi, Monsieur Louis...Il l'embrasse encore passionnément.

ANGELE

Laissez-moi...

LOUIS

Voyez, je n'ai rien pu vous dire... Angèle, je vous en prie... Je vais attendre... Ce soir, quand ils seront couchés... Vous ne pourriez pas sortir ?

ANGELE, affolée.

Oh ! Ça non, non, je ne peux pas... Je ne peux pas...

LOUIS

Où c'est la fenêtre de votre chambre ?

ANGELE, vite.

C'est celle du rez-de-chaussée ; mais ce n'est pas possible... Parce que ce n'est pas bien...

LOUIS

Angèle, je m'en vais, je pars, vous le savez... Laissez-moi vous parler une heure... Une demi-heure... Angèle... J'attendrai toute la nuit.

ANGELE

Ecoutez... Dès qu'ils dormiront je viendrai... Si je peux. Elle s'en va.

*

La baraque Adrian.

ALBIN

Ça serait une chose à le tuer.

AMEDEE

Qui?

ALBIN

Le Louis. S'il faisait ce qu'il a dit avec cette fille, ce serait une chose à le tuer !

AMEDEE

Et c'est toi qui le tuerais ?

ALBIN

Moi, non. Parce que c'est une chose qui ne me regarde pas. Mais si quelqu'un aimait cette fille...

AMEDEE, bonhomme.

Comme toi, par exemple... (Un petit silence.) Toi, elle te plaît, dis la vérité ?

ALBIN

Elle me plaît ? Non, moi, je suis de la montagne. « Elle me plaît » ça ne veut rien dire, ça n'a pas de sens ! Qu'est-ce que c'est que ça, la plaisance ? Ici on dit : « Elle me plaît. » Ça veut dire : « Je ne l'aime pas ; mais je voudrais bien faire avec elle tout ce qu'on fait quand on aime d'amour. » Et on le fait avec toutes celles qui veulent... Nous, non. Nous, on respecte la femme... Ou bien on ne l'aime pas, ou bien on l'aime ; et alors, quand on l'aime, c'est beau...

AMEDEE

Peut-être que tu l'aimes ?

ALBIN, grave.

Non, non, il ne faut pas dire ça si vite... Cette fille, je l'ai vue une fois, aujourd'hui. Ça ne veut rien dire. Aimer, vois-tu, ça vient de plus loin, c'est plus long que ça...

ALBIN

Passe-moi ton couteau. Combien il a de lames ?

AMEDEE

Neuf lames.

*

Angèle sort de chez elle, le Louis attend. Il siffle doucement. Angèle approche.

ANGELE

Ne restons pas ici. Allons un peu plus loin, là-bas.

LOUIS

Vous n'avez pas peur que le chien aboie ?

ANGELE

Il n'y a pas de chien. Il est mort le mois dernier.

LOUIS

Vous êtes une belle menteuse ! Vous m'aviez dit : « Si vous venez, je lâcherai les chiens. »

ANGELE

Je ne vous connaissais pas. J'avais peur de vous.

LOUIS

Quelle idée d'avoir peur de moi ! Vous êtes assez grande pour vous défendre.

ANGELE

Oui, c'est vrai, j'ai de la force. Mais peut-être je ne saurais pas m'en servir. C'est ça que je craignais. Venez. Ils vont plus loin. Ils s'assoient dans le foin.

ANGELE

D'ici, je peux voir la fenêtre de la chambre de mes parents. Comme ça, s'ils allument, je le saurai. Vous savez, je ne peux pas rester longtemps.

LOUIS

Merci quand même d'être venue. Même pour une minute. Il l'embrasse.

ANGELE

C'est vrai que vous partez ?

LOUIS

Eh ! Oui. Je pars demain. Je vais reprendre mon vrai métier.

ANGELE, intéressée.

Qu'est-ce que c'est, votre vrai métier ?

LOUIS

Je suis musicien...

ANGELE

Tiens ? Comme votre ami, alors ? Celui qui jouait de l'harmonica, au café ?

LOUIS, supérieur.

Oh ! Non, lui, c'est un paysan... Un vrai... Remarquez, je ne dis pas de mal des paysans... Je veux dire qu'il n'est pas musicien... Moi, je joue du violon dans les orchestres de brasserie. (Avec une feinte modestie.) Oh ! Je

ne suis pas un grand artiste ; mais enfin je me débrouille.

ANGELE

Et qu'est-ce que vous étiez venu faire ici ?

LOUIS

C'est pour ma santé. Cet air des brasseries, toujours en smoking, vous savez, ces habits de soirée. Avec un col dur et un plastron. Respirer de la fumée... C'est mauvais pour les poumons.

ANGELE

Oh ! Oui, l'air des villes, c'est pas bon pour la poitrine. J'avais une amie, une jeune fille du village, elle s'était placée comme bonne à Aix. Il a fallu qu'elle revienne. Elle commençait à tousser.

LOUIS, avec tendresse.

Moi, c'est ma mère qui s'en est aperçue... Un soir, elle me dit : « Louis, il faut que tu quittes ton travail, il faut que tu ailles à la campagne. » Alors je lui dis : « Je vais m'embêter. » Alors, c'est elle qui a eu l'idée de me faire embaucher par une entreprise de défrichement... Vous savez, les grosses charrues...

ANGELE

Je sais, je les ai vues... Mais comment vous avez fait pour apprendre si vite ?

LOUIS, supérieur.

Vous savez, quand on a de l'instruction...

ANGELE, avec admiration.

Oui, ça aide dans la vie... Et ça vous a plu, la campagne ?

LOUIS

Au commencement, ça me déplaisait ; mais maintenant je regrette pas d'être venu.

ANGELE, elle baisse les yeux.

Parce que vous avez retrouvé la santé.

LOUIS

Oh ! Il n'y a pas que ça !

ANGELE

Et qu'est-ce qu'il y a encore ?

LOUIS, avec ferveur.

Il y a vous. Je vous ai connue, vous.

ANGELE

Oh! Moi... Qu'est-ce que ça peut vous faire?

LOUIS

Ça peut me faire que je vous aime. Oui. N'ayez pas peur. Vous le savez déjà, puisque je vous ai embrassée...

ANGELE

Oh !... Embrasser ce n'est pas grave... Et puis une fille de la campagne, qu'est-ce que c'est pour vous ? Un amusement...

LOUIS

Oh ! Angèle ! Ne croyez pas ça, c'est tout le contraire. (Il devient lyrique.) Ecoutez, Angèle : vous, - êtes belle naturellement, vous êtes comme une fleur de la colline... Chaque fois que je vous regarde, ça me fait comme un coup dans le cœur. C'est formidable... Je ne sais pas pourquoi... Ici, vous devez en avoir des amoureux ?

ANGELE

Non, je n'en ai pas.

LOUIS

Comment ? Une fille comme vous ? A quoi ils pensent, alors, les garçons de la campagne ?

ANGELE

Il n'y en a pas beaucoup. Et puis, ils sont timides ! Us n'osent pas parler aux filles... Et des fois, quand ils essaient, il ne savent pas... Tandis que les gens de la ville, souvent ils disent de belles choses ; mais peut-être qu'ils ne les pensent pas.

LOUIS

C'est pour moi que vous dites ça ?

ANGELE

Oui. Que je vous plaise, c'est possible ; mais peut-être que vous ne m'aimez pas d'amour.

LOUIS

Pourquoi ?

ANGELE

Vous ne me connaissez pas.

LOUIS

Qu'est-ce que ça fait ? L'amour, vous savez, ça vient d'un seul coup. C'est comme les grandes maladies. Tout d'un coup, on a le frisson, et ça y est. On est pris. Angèle... Venez ici...

ANGELE

Ce n'est pas bien ce que je fais. Si ma mère me voyait...

LOUIS

Votre mère ? Vous croyez qu'elle ne l'a pas fait, elle aussi ?

ANGELE, indignée.

Oh dites ! (Puis, brusquement, elle se met à rire, et elle dit avec étonnement.) C'est vrai qu'elle a dû le faire avec mon père !

LOUIS

Angèle

Je vous aime... (Il l'embrasse.) Je vous aime... Je t'aime...

ANGELE, elle le repousse doucement.

Oh! Non... non... Ça non... Je vous en prie...

LOUIS

N'aie pas peur... Je ne te demande rien... N'aie pas peur... Fais-toi toute petite... Reste là... Ne bouge plus... Il la serre dans ses bras.

*

Dans la baraque. Le Louis fait ses paquets.

LOUIS

Ça y est, les enfants. Ce soir, je me la casse. J'ai touché ma semaine... Et en route !...

ALBIN

Où vas-tu ?

LOUIS

A La Marsiale...

ALBIN

Tu as trouvé du travail là-bas ?

LOUIS

Qu'est-ce qui veut un pantalon ? Le seul pantalon de la chambrée qui n'ait pas une pièce au cul.

DES VOIX

Moi ! Moi ! Moi !

LOUIS

Attrape ! (Il lance le pantalon. Le Louis a pris maintenant une casquette à carreaux.) Qui est-ce qui veut une casquette, dernière mode de Paris ?

LES VOIX

Moi ! Moi ! A moi, Louis ! Moi !

LOUIS

Je l'offre à Monsieur Amédée.

AMEDEE

Monsieur Amédée t'emmerde.

LOUIS

Monsieur Amédée ayant refusé grossièrement mon cadeau, je l'offre à celui qui l'attrape.

LOUIS, qui déplie une veste.

Qui est-ce qui veut ?... Oh ! Non, ça c'est trop beau, je vais le garder pour moi.

ALBIN

Où vas-tu ?

LOUIS

A La Marsiale.

ALBIN

Tu as trouvé du travail là-bas ?

LOUIS

Oui. Et du beau. (Il rit. Un temps.) Ecoute, goitreux, aujourd'hui tu as campo jusqu'à midi. Si tu veux_ venir avec moi, je te montrerai quelque chose de joli, et tu verras si on est démerdard à La Marsiale...

ALBIN, inquiet.

Qu'est-ce que c'est que tu veux me faire voir ?

LOUIS, joyeux et mystérieux.

Viens, et tu le verras. Ils sortent tous deux. On les suit. Ils arrivent au bord d'un champ.

LOUIS

Amène-toi.

ALBIN

Qu'est-ce que tu veux me faire voir ?

LOUIS

Approche-toi, c'est là derrière.

ALBIN

Encore une saleté, sûrement !

LOUIS

Oh ! Non, ça mon vieux, au contraire, c'est une jolie chose. Arrive. (Albin suit.) Assieds-toi et surtout fais pas de bruit. Regarde. Il se lève et aperçoit

Angèle. Elle retourne les foins. Elle a la jupe retroussée, les jambes nues, la gorge à demi nue. Elle a un grand chapeau de paille.

ALBIN, se tourne vers le Louis.

Eh bien ?

LOUIS

Eh bien, ça y est.

ALBIN

Comment tu as fait ?

LOUIS

Je l'ai eue au boniment, quoi ! Comme les autres. D'abord des mots, puis des baisers, et puis le reste. Et maintenant j'en fais ce que je veux.

ALBIN

Ce n'est pas vrai.

LOUIS

Attends cinq minutes, que son père soit parti, celui qui est là-haut, qui s'en va... Leur ferme est juste là derrière. Elle s'appelle Angèle et Barbaroux.

ALBIN

Et tu l'as eue comme ça ? Alors, c'est une fille qui doit en avoir l'habitude !

LOUIS

Eh bien non, mon vieux. C'est ça le plus drôle. Moi aussi, je pensais comme toi, et j'y suis allé carrément. (Rêveur, presque humain.) Et puis non, mon vieux...C'était tout neuf. Ça m'a fait quelque chose... Mais moi, je lui revaudrai ça. Avec moi, elle ne sera pas malheureuse.

ALBIN

Tu veux lui faire faire le métier que tu disais ?

LOUIS

Et qu'est-ce que tu veux qu'elle fasse d'autre ? (Avec l'air de quelqu'un qui connaît ses responsabilités.) Je ne vais tout de même pas la placer comme bonniche ? Nous partons ce soir, à la nuit. J'irai l'attendre derrière chez elle... et en route ! Albin s'en va. Louis siffle. Angèle se retourne, vient à lui en courant et se jette dans ses bras. Ils s'assoient dans l'herbe.

ANGELE

C'est vrai, au moins ?

LOUIS

Ecoute, j'aime pas les questions. Si c'est oui, c'est oui. Si c'est non, moi je

te laisse tomber tout de suite.

ANGELE

Louis, mon chéri, ne sois pas méchant. Tu es un homme, toi, tu ne peux pas comprendre. Je quitte tout pour toi : ma famille, mon village...

LOUIS

Si tu as tant de regrets, restes-y dans ton village, et marie-toi avec un bon valet de ferme, qui va te faire douze enfants idiots.

ANGELE

Louis, je veux partir, tu le sais... Je partirai, tu peux en être sûr... Je partirai ce soir... à neuf heures... neuf heures et demie...

LOUIS

Tu m'as dit que pour moi, tu étais prête à n'importe quoi... Tu m'as dit : « Je ferai tout pour toi. » Alors, tu fais tout ou tu fais pas tout ?

ANGELE

Tu le sais bien, que je ferai tout. Elle l'embrasse. On voit Albin, qui s'en va en titubant.

*

Dans la baraque.

Albin est étendu sur son lit, et Amédée lui met des compresses sur la tête. On voit ensuite Angèle, dans sa chambre ; elle prépare sa valise. Albin et Amédée, dans leur lit. Albin se lève et sort sans bruit. Angèle sort de sa chambre. Elle court. Elle aperçoit tout à coup Albin, qui arrive en sens inverse.

ALBIN

Angèle, n'ayez pas peur... C'est pour vous sauver que je suis venu... Angèle, ne partez pas, je vous en supplie. Le Louis est un mauvais homme... Rien de bon ne vient de la ville... Là-bas, le malheur vous attend...t

ANGELE

Qui êtes-vous?

ALBIN

Un qui vous aime. Un paysan de la montagne. Ne partez pas... Réfléchissez.

ANGELE

J'ai réfléchi... Laissez-moi passer...

ALBIN

Angèle... (Il lui prend la main.) Cet homme est mauvais... Il ne vous aime pas... Il ne sait pas aimer... C'est un voyou, ça n'a pas de sentiment, ça n'a rien... Angèle, pensez à la mère ; pensez à la mère qui va pleurer... Pense au Bon Dieu qui te regarde... Regarde les étoiles du ciel... Regarde le firmament... Ne jette pas ta vie... Ce n'est pas pour moi que je te dis ça, c'est pour toi, pour toi seule !

ALBIN, triomphant.

Tu vois, j'ai gagné... Tu as pleuré ! Un coup de sifflet dans la nuit.

ANGELE

C'est lui ! C'est lui ! Merci de ce que tu m'as dit ; mais vois-tu, c'est trop tard maintenant... C'est trop tard... Elle reste immobile. Un second coup de sifflet. Elle s'enfuit.

*

Une route.

Albin et Amédée, avec leur balluchon sur l'épaule.

ALBIN

Oui, c'est un rêve. Cette nuit-là, j'ai fait un rêve... J'ai rêvé que je lui parlais... qu'elle pleurait ; avec la tête entre ses mains... Alors, lui a sifflé, et elle est partie...

AMEDEE

Peut-être que c'était vrai, ce que tu as vu. Je ne veux pas dire que tu y es allé ; mais des fois, quand on a la fièvre, on voit des choses qui se passent à cinq cents kilomètres. Ça s'est vu !

ALBIN

Enfin, quand même, elle est partie. Que veux-tu, c'était dans les astres !... Ils arrivent à un croisement de routes.

ALBIN

Alors, c'est ici qu'on se quitte ?

AMEDEE

Oui mon gars, c'est ici. Tu vas rester longtemps à Saint-Estève ?

ALBIN

Ils m'ont loué pour six mois. Jusqu'à la fin de septembre. Les moissons,

les vendanges.

AMEDEE

C'est gai, les vendanges... et c'est en janvier que tu seras chez le Pitalugue ?

ALBIN

Non, au mois de mars, pour les foins.

AMEDEE

J'y serai aussi. Alors adieu, mon vieux. Te fais pas de mauvais sang pour la petite... Une de perdue, dix de retrouvées... Enfin, dans sept mois on se reverra. Tiens, je vais te faire un cadeau d'amitié. Donne-moi un sou.

ALBIN

Pourquoi ? Il cherche un sou. Amédée le prend.

AMEDEE

C'est pour le mauvais sort, tu comprends. Je ne te le donne pas, je te le vends. Si tu me le payais pas, ça couperait notre amitié. J'ai vu qu'il te plaisait. Il a neuf lames, et pas une pareille. Prends-le, tiens ! Il lui tend un couteau.

ALBIN

Tu es trop gentil, Amédée. Et moi, qu'est-ce que je pourrais te donner ?

AMEDEE

Eh bien, rien. A bientôt. Adieu, Albin.

ALBIN

Adieu, Médée. Amédée s'en va sur une route. Albin part vers l'autre.

*

La chambre d'Angèle.

FLORENCE

Quand on en est où nous en sommes, on demande plus rien à personne et on prend les choses comme elles viennent... Et après tout, c'est bien de notre faute. On force personne à faire la putain. Et si nous l'avons fait, c'est que nous l'avons bien voulu. Que ça soit par amour pour un homme ou par bêtise, en tout cas, nous avons dit « oui ». Eh bien, ma fille, tant pis pour nous... Enfin, quand tu es venue ici, tu savais bien ce que tu venais y faire ?

ANGELE

Non, non, je ne savais pas...

FLORENCE

Sans blague ?

ANGELE

Et pourtant, quelqu'un me l'avait dit... Un homme jeune, très grand, qui m'a parlé dans la nuit. Il m'avait dit : « Ne partez pas... Ce Louis est un mauvais homme. »... Je n'ai pas compris... Ah ! Celui-là, il aurait dû me battre... Il aurait dû appeler au secours... Il m'aurait sauvée !

*

Au café.

Ils jouent aux cartes.

LE TATOUE

Mais oui, c'est de ta faute. Parfaitement. C'est de ta faute.

LOUIS, ennuyé.

C'est pas de ma faute, quand même, si elle a eu un enfant presque tout de suite ! Ça lui a fait perdre cinq ou six mois, naturellement.

LE TATOUE

D'accord, mais cet enfant, tu ne t'en sers pas, tu n'en fais rien.

LOUIS,

Stupéfait. Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

LE TATOUE

Ecoute, tu le mets en nourrice, à la campagne. Qu'il soit bien nourri, qu'il soit au bon air, qu'il devienne mignon comme tout : ça, d'abord, on doit le faire, parce que les enfants c'est sacré. {Convaincu.) Moi, je rigole pas avec les enfants. Mais alors, tu dis à la mère : tout ce que tu gagnes, il y a un tiers pour le petit. Et alors tu vas voir qu'est-ce qu'elle te rapportera. Si tu fais ça, eh bien, cette femme (avec enthousiasme) ça va devenir un véritable moteur.

LOUIS, pensif.

Oui, ça c'est possible.

LE TATOUE

La vérité c'est qu'il faut pas faire de reproches à la petite. Si quelqu'un a tort, c'est toi. Tu ne lui as pas fait son éducation. Tu ne lui as pas donné ton appui moral. Si tu y avais fait son éducation, c'était de l'or.

JO, avec une grande autorité.

Je crois pas.

LE TATOUE

Pourquoi, tu crois pas ?

JO

Elle n'a pas le caractère à faire ce métier-là.

LOUIS

Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

JO

Je veux dire que c'est comme dans tout. Il faut qu'on aime son métier. Moi, j'aime mieux être barbeau que d'être président de la République, tandis qu'il y en a qui préfèrent être président de la République plutôt que d'être barbeau : chacun son goût, chacun son métier. Si tu n'as pas le goût de ton métier, tu n'auras jamais rien de propre. Eh bien, cette femme-là, elle n'aime pas son métier, elle n'y met pas d'amour-propre. Et ça, il n'y a rien à faire.

LOUIS, au Tatoué.

Tu crois qu'il exagère pas un peu ?

LE TATOUE, évasif.

Tu sais, c'est un vieux, c'est un homme qui sait juger les femmes.

JO

Lorsque tu l'as amenée de la campagne, demande un peu au Tatoué ce que je lui ai dit ? Je lui ai dit : « Ça, c'est une femme pour l'exportation. » Demande-lui ?

LE TATOUE

Oui, ça c'est vrai ; il me l'a dit.

JO

Et puis, il y a des choses que tu ne sais pas.

LOUIS

Et quoi ?

JO, pudique.

Elle va à l'église.

LE TATOUE, avec une stupéfaction indignée.

Non!

LOUIS

Elle est allée à l'église pour faire baptiser son petit. Ça, c'est vrai. Je lui ai permis.

JO

Ça, ça ne serait rien. Mais elle y va aussi pour son plaisir, et souvent. Il y a aussi des fois que tu es bien tranquille ici, et que toi dans ton innocence, tu

crois qu'elle est au boulot, bien honnêtement... Eh bien, pendant ce temps, Madame est à Saint-Laurent, en train de faire une petite prière.

LE TATOUE, démoralisé.

Alors ça !

LOUIS, vexé.

Ecoute, Jo, ça me fait plaisir que tu me donnes des conseils, mais je te prie de ne pas te moquer de ma femme.

JO

Je l'ai vue. Je te dis que je l'ai vue sortir de Saint-Laurent !

LE TATOUE

Elle va à la messe ?

JO

Oh ! C'est encore plus pire ! Quand je l'ai vue, elle sortait des vêpres !

LE TATOUE

Oh ! Alors, mon vieux, elle est foutue !

LOUIS

Allez, joue, va...

*

Dans la chambre d'Angèle.

ANGELE

Et pourquoi il me le prendrait, mon enfant ?

FLORENCE

Parce qu'un enfant, c'est un gros dérangement, surtout dans ce métier.

ANGELE

Mais puisque la patronne de l'hôtel s'en occupe.

FLORENCE

Oui, seulement toi, tu le nourris et il dit que ça te déforme. Il dit que ce n'est pas convenable. D'un côté, c'est un peu vrai. Pourquoi tu ne le mettrais pas en nourrice ?

ANGELE

Non, mon enfant, c'est la seule chose qui me reste. Il est à moi et je le garde. Si on veut me le prendre...

FLORENCE

Si on veut te le prendre, on te le prendra. Tu ne les connais pas encore, ma petite... Ils se soutiennent tous entre eux, et ils sont capables de tout.

ANGELE

Moi aussi !

FLORENCE

Pourquoi ils t'ont donné d'autres papiers ?

ANGELE

Mais, parce que si j'avais pris les papiers à la mairie de mon village, mon père aurait su où j'étais.

FLORENCE

Oui, il y a peut-être un peu de ça, je ne dis pas non. Mais... il y a aussi autre chose !... Ils t'ont donné les papiers de Mireille ?

ANGELE

Oui.

FLORENCE

Eh bien, qu'est-ce qu'elle est devenue celle-là ? Elle était ici il y a quatre ans. Elle ne voulait plus rester. Elle voulait se mettre sous la protection de la police. Un soir, elle leur a dit, et le lendemain on l'a plus revue. Ils ont dit qu'elle était partie pour l'Amérique.

ANGELE

Tu crois que c'est pas vrai ?

FLORENCE

Je n'en sais rien. En tout cas, la dernière fois que je l'ai rencontrée, elle avait pas l'air de quelqu'un qui veut aller à Buenos Aires... Elle avait pas de parents, et personne n'a pu le savoir ce qu'elle était devenue ?

ANGELE

Tu crois qu'ils l'ont tuée ?

FLORENCE

Je n'en sais rien... Tiens, toi, si tu disparaissais avec ton petit, qui est-ce qui viendrait savoir où tu es passée ? Personne... Attention, le voilà ! Elles se taisent. Le Louis entre.

LOUIS

Bonjour, Mesdames. Mes félicitations pour le turbin... Surtout, ne vous fatiguez pas trop, vous pourriez vous faire des ampoules !

ANGELE

Oh ! Nous sommes montées un peu ici pour nous reposer.

LOUIS

Tu sais que j'aime pas les explications !... (A Florence.) Et toi, la prochaine fois que je te trouve ici à faire la conversation avec ma femme,

sans ma permission, ce sera un coup de pied à la savate, tu as compris ?

FLORENCE

A moi ?

LOUIS

Oui, à toi... Et j'ai la permission de ton homme... Allez, fous le camp. Elle sort.

LOUIS, à Angèle.

Toi, j'ai à te parler très sérieusement.

*

Le rémouleur est à sa meule. Saturnin arrive chargé de nombreux paquets.

LE REMOULEUR

Oh ! Saturnin.

SATURNIN

Bonjour, Tonin.

LE REMOULEUR, Bzz... Bzz...

Où vas-tu comme ça ?

SATURNIN

Tu le vois, je viens de faire les provisions pour toute la semaine : le pain, le sel, les bougies, le savon, et un journal. Et voilà! Tout va bien.

LE REMOULEUR

Ça n'a pas l'air d'aller si bien que ça. (Confidentiel.) On dirait que tu es devenu complètement fada.

SATURNIN, résigné.

Oh ! Moi, tu sais, ça ne veut rien dire... J'ai toujours été un peu fada. Il y en a qui sont des lumières, il y en a qui éclairent comme le phare de Plainer, il y en a d'autres qui éclairent pas plus qu'une allumette... Chacun éclaire comme il peut. Le tout c'est la bonne volonté. Adieu, Tonin ! Il s'éloigne. Le rémouleur hésite, puis il le rappelle.

LE REMOULEUR

Attends, Saturnin ! Moi, j'ai quelque chose à te dire. Quelque chose d'important. Ça va bien là-haut à ta ferme ?

SATURNIN

Tu vois comme tu es : tu dis que tu as quelque chose à me dire et puis c'est toi qui me pose des questions !

LE REMOULEUR

Réponds-moi. Je ne te demande pas de mal. Ça va bien là-haut ?

SATURNIN

Eh non, ça va pas bien, tu le sais. Depuis que notre demoiselle est partie, ça ne va plus.

LE REMOULEUR

Vous savez où elle est la demoiselle ?

SATURNIN, il pleure tout doucement, en souriant.

Non, nous ne savons pas... Elle est partie avec un homme de la ville... Et elle nous a pas encore écrit. On ne sait pas pourquoi... Oh ! Elle écrira, ça c'est sûr ! Seulement, il faudrait qu'elle se dépêche. Autrement, le Maître. Ah ! Peuchère ! Enfin, adieu Tonin ! Dans la vie, chacun a sa charge ; les moineaux ne portent rien, les ânes portent beaucoup, et moi je porte plus qu'un âne... C'est une affaire d'habitude... Adieu, Tonin !

LE REMOULEUR

Ecoute, Saturnin... Je sais où elle est...

SATURNIN

Qui ?

LE REMOULEUR

Angèle... (Un temps. Saturnin pose ses provisions.) Je sais où elle est. Je l'ai vue. Je lui ai parlé.

SATURNIN

Oh ! Tonin, que tu es beau... Comme tu as une belle figure ! Dis-moi vite... Où elle est, Tonin ?

LE REMOULEUR

A Marseille.

SATURNIN, triomphant.

Je m'en doutais ! Et comment tu l'as vue ?

LE REMOULEUR

Viens ici, viens. (Ils avancent tous deux, et s'arrêtent.) Je suis été à Marseille le mois dernier, pour faire mes vingt et un jours du service militaire, tu me comprends ?

SATURNIN

Oui.

LE REMOULEUR

Et alors, un soir, que je passais dans une petite rue, dans les vieux quartiers, tout d'un coup je vois une jeune femme qui m'appelle. Je vais pour

lui parler. C'était elle.

SATURNIN

Elle t'avait reconnu ?

LE REMOULEUR, gêné.

Non, elle m'avait pas reconnu.

SATURNIN, étonné.

Alors, pourquoi elle t'avait appelé si elle t'avait pas reconnu ?

LE REMOULEUR, évasif.

Je ne sais pas.

SATURNIN, vaguement effrayé.

Par exemple, mais si elle t'avait pas reconnu, pourquoi elle t'appelle, comme ça, dans la rue ?

LE REMOULEUR, horriblement gêné.

Au fond, peut-être qu'elle m'avait reconnu. Oui, sûrement, elle m'avait reconnu.

SATURNIN, triomphant.

C'est qu'elle y voit de loin, tu sais... Quand elle avait six ans, et qu'on savait pas l'heure à la maison, on lui disait : « Angèle, regarde un peu l'horloge du clocher de Manosque, et dis-nous où est la petite aiguille... Et puis, dis-nous où est la grosse aiguille. » Et nous, on ne voyait même pas le cadran. Mais elle, elle voyait les aiguilles. Alors, tu te rends compte !

LE REMOULEUR, avec une grande bonté.

Oui, alors, elle m'avait sûrement reconnu.

SATURNIN

Et qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

LE REMOULEUR

Ben, nous avons parlé de choses et d'autres, là, sur le trottoir.

SATURNIN

Elle t'a pas invité à venir chez elle ?

LE REMOULEUR, gêné.

Oui, elle m'a invité ; mais je n'y suis pas allé.

SATURNIN

Pourquoi ?

LE REMOULEUR, confus.

Parce que ça m'aurait mis en retard pour rentrer à la caserne.

SATURNIN, navré.

C'est dommage... J'aurais bien aimé que tu me racontes son appartement pour que je puisse y penser... Et alors, elle est bien mariée ?

LE REMOULEUR

Je ne sais pas...

SATURNIN

Elle était bien habillée ?

LE REMOULEUR

Ça oui.

SATURNIN

Elle avait un chapeau ?

LE REMOULEUR

Oui, elle avait un chapeau. Un joli chapeau bleu...

SATURNIN, ravi, au comble de la fierté.

Comme une dame ! C'est une merveille, cette Angèle ! Va, elle savait bien ce qu'elle faisait quand elle est partie ! Elle t'a parlé de nous ?

LE REMOULEUR

Oui, elle m'a dit... Hum... Elle m'a dit de ne pas vous dire que je l'avais vue...

SATURNIN

Et pourquoi ?

LE REMOULEUR

Voilà ce qu'elle m'a dit.

SATURNIN

D'un côté, ça me fait peine. Mais d'un autre côté, si elle t'a parlé de nous, ça prouve qu'elle pense à nous... Elle se porte bien ?

LE REMOULEUR

Elle m'a semblé un peu maigre.

SATURNIN

Ah ! Oui, ça doit être l'air de la ville. La fumée des bateaux... Regarde comme on est bête, quand on est jeune... Qu'elle ait honte de nous, ça se comprend, parce que nous sommes que des paysans, nous autres, et elle, c'est une vraie princesse. Surtout en ayant fait un riche mariage avec un Monsieur de la ville. Qu'elle ne parle pas de nous à son mari, qu'elle veuille pas nous faire voir, c'est naturel, ça se comprend... Mais qu'est-ce qui l'empêcherait, de temps en temps, de prendre le train toute seule, et de venir passer un mois dans notre ferme ? Ça lui ferait du bien à elle. Et nous, ça nous ferait tant plaisir... (Tristement) et nous en avons tant besoin, maintenant, d'un quelque

chose qui nous fasse plaisir ! Tu ne lui as pas dit ça ?

LE REMOULEUR

Non, non, je lui ai pas dit... Ecoute, Saturnin, tu sais que je suis un ami. Je vais te donner un conseil. Premièrement, ne dis rien à personne.

SATURNIN

Pas même à sa mère ?

LE REMOULEUR

Non, pas même à sa mère. A personne. Toi, un de ces quatre matins, tu t'habilles de propre et tu descends à Marseille.

SATURNIN

Justement, l'autre jour, la maman Philomène a dit qu'il faudrait que j'y aille pour choisir des semences, et pour acheter des outils. Et puis aussi, il faudrait que je passe à l'Assistance publique pour signer des papiers... c'est des papiers de mairie, tu comprends. Je ne sais pas pourquoi ; mais il fallait justement que j'y aille.

LE REMOULEUR

Eh bien, vas-y, et le plus tôt possible. Je vais te donner son adresse. Ils reviennent à la meule.

SATURNIN

D'Angele ?

LE REMOULEUR

Oui, d'Angele.

SATURNIN, soudain inquiet.

Tu me dis que j'aille chez elle; mais elle m'a pas invité.

LE REMOULEUR

Vas-y quand même. Elle te recevra bien, et tu peux lui rendre un grand service.

SATURNIN

Mais quel service tu veux que je lui rende ?

LE REMOULEUR

Vas-y, tu verras. Voilà l'adresse. Tu sais lire ?

SATURNIN

Non.

LE REMOULEUR

Mireille, 12, rue de la Fare, à Marseille.

SATURNIN

Pourquoi Mireille ?

LE REMOULEUR

Je ne sais pas. Elle s'appelle Mireille à présent.

SATURNIN, il déplie le papier.

Bon. Je vais te porter mon rasoir pour que tu l'aiguises bien... Et puis, je vais te demander un service... Tu peux me prêter une cravate ? Tu sais, une belle cravate à ressort ?

LE REMOULEUR

Oui, je t'en prêterai une.

SATURNIN

Bon. Et des souliers ? Tu aurais pas des souliers noirs, je te les rendrai tout propres, tout cirés. Tu peux m'en prêter ?

LE REMOULEUR

Oui, je t'en prêterai. Et puis, tu veux plus rien ? Tu veux pas des gants ?

SATURNIN

Non, des gants ça serait trop. Excuse-moi, Tonin, si je te demande tout ça... Ce n'est pas que je sois coquet, non, tu le sais ; seulement, mets-toi à ma place, la petite fait un riche mariage, et son mari (car c'est lui, j'en suis sûr) lui défend de revoir ses parents, parce qu'ils ne sont pas assez riches. Bon, moi je m'amène, comme ça, d'autorité. Si je suis minable, ils vont penser : « Quand même, nous avons raison de ne pas vouloir leur parler. » Et peut-être lui, il va lui faire une scène comme dans le grand monde, tandis que si j'arrive bien arrangé, bien convenable, peut-être que son mari va changer d'idée et, en me regardant, il va se dire : « Puisque le domestique est si beau que ça, le patron doit être une merveille. » Et alors il voudra le voir. Tu comprends ? Et puis, tu ne sais pas ce que je lui dirai, à son mari ? Je lui dirai : « Je suis un des valets de son père. » Tu comprends ?

LE REMOULEUR

Non.

SATURNIN

Je lui dirai qu'à notre ferme, il y a plus de douze valets. Je lui dirai que c'est un vrai château, et il viendra ! Et quand il sera là, il verra bien que c'était une ferme ; mais il ne se fâchera pas parce que s'il la voit, notre ferme, il verra tout de suite qu'elle est plus belle qu'un château, et que c'est un endroit comme il n'y en a pas deux dans le monde... Tu me comprends, Tonin ? Ça, c'est mon plan. Tu me diras qu'on a tort de dire des mensonges ; mais dans la vie, des fois, il faut être plus fin que les gens !

LE REMOULEUR

Tu sais, moi, je crois que tu te fais des idées... Des illusions, peut-être.

SATURNIN

Rien du tout... Rien du tout... D'ici une semaine ils vont arriver tous les deux, tu verras... Alors moi, j'enlèverai toutes les pierres du chemin, et je cirerai bien les sabots du mulet, et j'irai les attendre à la gare. Et puis, quand ils seront là, je dirai à Angèle : « Angèle, regarde un peu là-bas, le clocher de Manosque, et dis-nous bien l'heure qu'il est. »

*

Dans la chambre d'Angèle.

ANGELE

Ecoute-moi, Louis, tu n'es pas méchant...

LOUIS, glacé.

Ça va... Ça va... (Brusquement indigné.) Et où ils sont les enfants de millionnaires, à la campagne ! Eh bien, le tien, je veux le traiter comme un enfant de millionnaire. Si tu as une mauvaise mère, moi je connais ma responsabilité. (Elle veut parler. Il l'arrête.) Ça va... Et si je veux, moi, cet enfant qui n'est pas à moi, le traiter comme le fils du Crédit Lyonnais ? Il sort.

*

Saturnin sort de la gare, avec des rieurs dans les bras. On le voit dans les rues de Marseille. Ensuite, on le voit sortir d'une boutique.

SATURNIN

C'est ça... Bon. Alors, je m'en vais... Dites, donnez-moi un renseignement, par votre obligeance.

LE COMMIS

12, rue de la Fare... Bon... (Il réfléchit.) Ecoutez, en sortant d'ici, vous prenez à droite.

SATURNIN

Bon... A droite, jusqu'où ?

LE COMMIS

Jusqu'à la rue des Dominicains, c'est la troisième à votre gauche...

SATURNIN

Bon.

LE COMMIS

Ensuite...

SATURNIN, il reprend le papier.

Ensuite, je ferai voir mon papier à la première personne que je rencontre, parce que si vous continuez à m'expliquer la suite, je vais oublier le commencement... Bon. Merci bien, Monsieur. Merci bien...Il s'en va, souriant et saluant

*

. Au café.

Le Louis et ses amis au comptoir.

LOUIS

Moi, la « came » je la vends pas, je l'oublie sur la banquette d'un bistrot, et le lendemain le patron me refile 300 balles. C'est une affaire !

LE PATRON

Mais où c'est que tu vas chercher la marchandise ?

LOUIS

Au bord de la mer, à la Calanque. Il y a un bateau qui laisse tomber les petits paquets, munis d'un flotteur. Je fais celui qui va à la pêche à la palangrotte, et je ramène le tout.

*

Saturnin s'arrête devant le 12 de la rue de la Fare. Il entre. Sur le palier, il rencontre Florence.

SATURNIN

Pardon, Madame... C'est ici le numéro 12 ?

FLORENCE

Mais oui, mon beau brun, c'est ici... Tu viens de Paris, que ! Ça se voit !

SATURNIN, rougissant.

Oh ! Non, Paris j'y suis jamais été.

FLORENCE

Ça m'étonne... C'est moi que tu viens voir ?...

SATURNIN, mystérieux et effaré.

Peut-être, qui sait... Hum... Mais ça n'est pas vous que je cherche, excusez-moi...

FLORENCE

C'est dommage, je te trouve ravissant...

SATURNIN

Vous êtes bien honnête...

FLORENCE

Et dégourdi, avec ça... Boudiou, ne me regarde pas comme ça, tu me troubles...

SATURNIN

Ça, on ne me l'avait jamais dit. Moi, c'est Angèle que je viens voir...

FLORENCE

Il n'y a pas d'Angèle ici...

SATURNIN

C'est vrai qu'ici, elle a un autre nom. Il montre le papier.

FLORENCE

Mireille, eh bon... Tu la connais ?

SATURNIN, fier.

Ben oui, un peu, je suis le valet de son père... Enfin, un de ses valets, n'est-ce pas...

FLORENCE, effrayée.

Bon Diou... Son père sait qu'elle est ici ?

SATURNIN

Oh ! Non, il ne sait pas qu'elle est ici. Moi, c'est le rémouleur qui m'en a dit un mot. Alors, je suis venu par politesse... Parce que je suis un de ses valets...

FLORENCE

Combien il en a de valets ?

SATURNIN

Oh !... Il en a au moins douze... (Florence le regarde. Il perd son assurance et vite il ajoute.) Environ... Enfin, il en a bien six...

FLORENCE

Et même un...

SATURNIN

Non... Non, je vais lui dire que tout va bien... Même si c'est pas vrai, je lui dirai... Parce que je vais vous dire... Figurez-vous que l'autre jour...

FLORENCE

Attends, voilà un client.

SATURNIN

Oh ! Vous êtes dans le commerce ? Excusez-moi...

*

La chambre d'Angele.

Saturnin frappe à la porte. Angèle est étendue sur son lit.

ANGELE

Qu'est-ce que c'est ?

SATURNIN

Une visite...

ANGELE

Entrez...Saturnin entre, avec ses rieurs dans les bras.

SATURNIN, d'un trait

Bonjour, Demoiselle, c'est moi, Saturnin. Excusez-moi de te dire Demoiselle ; je devrais plutôt t'appeler Madame ; mais c'est à cause d'une vieille habitude... Je t'apporte ces fleurs que j'ai cueillies devant la ferme et je t'apporte avec ces fleurs des nouvelles de chez nous.

ANGELE, épouvantée.

Saturnin...

SATURNIN

Eh oui, Saturnin, toujours le même par malheur...

ANGELE

D'où viens-tu ?

SATURNIN

Eh ! Demoiselle, d'où veux-tu que je vienne... De la maison... Enfin, de l'ancienne maison... Hum... Je passais par hasard, n'est-ce pas, alors j'ai vu en bas une commerçante du quartier ; elle m'a dit : « Elle habite là-haut. » Alors, moi j'ai pensé : « Je vais lui donner des nouvelles, voilà... » Tu n'as pas donné ton adresse, tu as tes raisons pour ça... Je veux pas les savoir, ça me regarde pas... Si tu me défends de dire que je t'ai vue, je le dirai pas. Mais enfin, j'ai pensé : « Peut-être que ça lui fera plaisir de savoir ce qui se passe à la maison... » Alors, je suis monté pour te le dire.

ANGELE

Mon père ?

SATURNIN, avec enthousiasme.

Il se porte bien, lui. Il est comme ça... Enfin, comme ça... Comme ça, quoi. Enfin, il est superbe.

ANGELE

Et maman ?

SATURNIN

Oh ! Maman Philomène ! Elle est joyeuse, elle chante toute la journée.

ANGELE

Elle chante ?

SATURNIN, qui se dégonfle de nouveau.

Oh !... Elle chante pas fort... Enfin, elle chantonne-Elle est joyeuse, quoi. Remarque, Demoiselle : que tu sois partie, ça ne nous a pas fait plaisir ; mais enfin, nous avons compris. Tu as suivi mon conseil, tu as pris un Monsieur de la ville. Tu l'as, tu es heureuse, je le vois... Ça se comprend. Nous nous sommes fait une raison... A part ça, tout va bien... Le verrat aussi se porte bien...

ANGELE, à voix basse, pleine de honte et de tendresse, elle parle comme à elle-même.

Saturnin !

SATURNIN

Le verrat, il est superbe. Il est actif... C'est une merveille... Le mulet aussi, il va bien. Il vieillit un peu, naturellement ; mais quoi, moi aussi... Hum ! Dans le jardin, nous avons fait des pommes de terre. Elles sont bien. Elles viennent bien... Dans le pré, cette année, il est venu un peu de jonc. Mais ça ne fait rien, ce n'est pas grave : l'herbe est épaisse, elle vient bien... Enfin quoi, tout va bien... Tout est magnifique... Et toi, Demoiselle ?

ANGELE

Elle baisse la tête. Moi, Saturnin, tu vois, je suis ici...

SATURNIN

C'est joli!... Ici, c'est ta chambre?

ANGELE

Oui.

SATURNIN

Et l'appartement, il est grand ?

ANGELE

Quel appartement ?

SATURNIN

Le tien... Là où tu habite.

ANGELE

C'est ici que j'habite, Saturnin.

SATURNIN

C'est joli... Ce n'est pas grand, mais c'est joli... Mais ton mari, il n'est pas ici ?... Il est peut-être à son bureau ?

ANGELE

Je n'ai pas de mari, Saturnin.

SATURNIN

Ah!

ANGELE

Je n'ai pas de mari, et tu vois, j'ai un enfant. Elle montre les petits vêtements qui sèchent sur la barre du lit.

SATURNIN

Cet enfant, il n'a pas de père ?

ANGELE

Non, i! N'a pas de père...

SATURNIN

Oh ! Bon Dieu ! Quelle nouvelle ! Ça alors, c'est une nouvelle... Mais où il est celui qui te l'a fait ?

ANGELE

Je ne sais pas... Il doit être loin... C'était un marin du Nord, tout blond, qui parlait même pas le français. Enfin, je crois qu'il est le père, parce que mon enfant lui ressemble, et encore je suis pas sûre qu'il lui ressemble à ce marin ; je l'ai si peu vu... Un soir, il passait là... Saturnin, tu vois ce que je suis : une fille des rues.

SATURNIN, désespéré.

Mais alors, Demoiselle, qu'est-ce que tu manges ?

ANGELE

Ecoute... Je veux tout te dire pour que tu ne reviennes plus... Tu te rappelles, à Meyrargues, le café de Madame Lucien ?

SATURNIN, à voix basse.

Oui, je m'en souviens.

ANGELE

Tu sais, Madame Lucien et ses servantes, tu sais ce qu'elles faisaient pour gagner des sous ?...

SATURNIN

Oh ! Demoiselle ! Ne dis pas des choses comme ça... Surtout toi... Ce n'est pas convenable...

ANGELE

Et pourtant, c'est ça que je fais... C'est ça mon métier...

SATURNIN, il commence à sangloter.

Demoiselle, ne dis pas ça... Ne dis pas ça... Ce n'est pas vrai...

ANGELE

C'est vrai, par malheur, c'est vrai, Saturnin... Elle pleure, la tête dans ses mains.

*

Dans la salle de La Douloire.

Clarius et Philomène.

CLARIUS, soupçonneux.

Qu'est-ce qu'il est allé faire à Marseille, cet imbécile ?

PHILOMENE

Tu le sais bien, Clarius ; il est allé pour les outils...

CLARIUS

Et au quincaillier du village, il n'y en a pas des outils ?

PHILOMENE

Et puis ses papiers de l'Assistance... Tu sais bien... Des choses militaires, tu le sais bien...

CLARIUS

Et il n'y a rien d'autre là-dessous ? Tu n'as rien manigancé avec lui ? Vous n'êtes pas d'accord ?... Non ?...

PHILOMENE

Non, Clarius, il n'y a aucun secret...

CLARIUS

Parce que moi, il ne faut pas me prendre pour un imbécile, tu comprends ?...

On revient dans la chambre d'Angèle.

SATURNIN

Ecoute, Angèle, de pleurer, ça mouille et ça ne sert à rien. Parlons de tout ça bien posément, comme si c'était pas toi, et comme si c'était pas moi... J'ai la compréhension difficile, c'est vrai. Mais quand il s'agit de toi, je comprends

tout.

ANGELE

Va-t'en, Saturnin !... Je sens bien que je te dégoûte...

SATURNIN

Qu'est-ce que tu inventes, Demoiselle ?... Pour moi, tu es toujours la même... Toi, tu es toujours notre Angèle. Bien sûr, c'est horrible ce qui t'est arrivé. Mais quoi !... C'est aussi de ma faute...

ANGELE

Mais non, mais non...

SATURNIN

Mais si, c'est de ma faute. C'est moi qui te disais toujours : « Il te faut un Monsieur de la ville. »

ANGELE

Oui, tu me le disais... Mais quand même, ce n'est pas toi qui m'as dit d'appeler les passants dans la rue ?...

SATURNIN

Oh ! Ça, non, je te l'ai jamais dit... Ecoute, ce qui t'arrive en ce moment, voilà comment je me le comprends... C'est comme si on me disait : « Notre Angèle est tombée dans un trou de fumier. » Alors moi j'irais, et je te prendrais dans mes bras, et je te laverais bien. Et je te passerais des bois d'allumettes sous les ongles, et je te tremperais les cheveux dans l'eau de lavande pour qu'il ne te reste pas une paille, pas une tache, pas une ombre, rien... Je te ferais propre comme l'eau, et tu serais aussi belle qu'avant. Parce que, tu sais, l'amitié, ça rapproche tout, tout, tout... Et si un jour, par fantaisie, tu venais me dire : « Saturnin, tu te rappelles le jour où je suis tombée dans le fumier ? » Moi, je te dirais : « Quel fumier ?... Où ?... Quand ? Comment ?... » Moi, je t'ai vue si petite, que je te vois propre comme tu es née.

ANGELE

Saturnin...Elle fond en sanglots.

SATURNIN

Ecoute, Angèle, parlons comme il faut. Quand tu es partie, tu n'étais pas seule ! Tu avais un homme pour te protéger.

ANGELE

Pour me protéger ? C'est lui qui m'a mise où je suis !

SATURNIN

Pourquoi ? C'est parce qu'il était malade. Alors toi, par bonté, par

dévouement...

ANGELE

Par bêtise, par lâcheté...

SATURNIN

Ah ! Tu l'aimes pas ?

ANGELE

Si j'avais pas mon enfant, je le tuerais, je le tuerais...

SATURNIN

Oh ! Ça va mal... Ça va mal... Angèle, on part tout de suite, fais tes paquets.

ANGELE

Pourquoi ?

SATURNIN

A la ferme, il y aura toujours à manger pour toi et ton enfant...

ANGELE

Mais tu sais bien que mon père me tuerait...

SATURNIN

Mais non, il ne te tuerait pas. Il a toujours été juste pour les autres, il sera juste pour sa fille... Ecoute, je t'ai dit qu'ils se portaient bien tous les deux : je t'ai menti. Mais il ne faut pas m'en vouloir, c'était un mensonge de finesse... La vérité, c'est qu'ils sont bien tristes, bien tristes tous les deux... Depuis que tu es partie, notre maître ne fume plus...

ANGELE

Qu'est-ce qu'il fait ?

SATURNIN

Il ne fait rien. Il ne parle plus. Il est même devenu méchant... Toute la journée, il dit des Couquin de bon Diou... Oui... Et la pauvre maman Philomène, tout à l'heure on ne la voit plus, tellement elle est devenue petite : elle semble une bouscarle, et maintenant ses cheveux sont tout blancs... Même la pendule qui s'est arrêtée. (Il pose sa main sur le bras d'Angèle.) Ecoute, Angèle, reviens, et le maître la remontera... Dépêchons-nous, le train est à cinq heures...

ANGELE

Et le Louis ?

SATURNIN

Oh ! Lui, il ne faut pas le mener avec nous, parce qu'alors le maître le tuerait...

ANGELE

C'est lui qui le tuerait, Saturnin... Tu les connais pas, ce sont des bandits. Quand une femme est dans leurs griffes, personne ne peut la sauver... Ils mettraient le feu à la ferme...

SATURNIN

A notre ferme ?

ANGELE

Oui!

SATURNIN

Quand même, il y a de drôles de personnes... On a beau être dessalé, on en apprend tous les jours de nouvelles... Alors, qu'est qu'il faut faire ?

ANGELE

Oh ! Rien, va-t'en !

SATURNIN

Tu crois ?

ANGELE

Oui... Ecoute, Saturnin, tu m'as toujours obéi, puisque je te le demande, va-t'en, et ne dis rien à personne...

SATURNIN

Ce garçon, il a de la famille ?

ANGELE

Oh ! Je ne sais pas...

SATURNIN

Mais pardi, c'est ça, c'est parce qu'il n'a jamais reçu de bons conseils. Personne ne l'a raisonné. Tu crois pas que si, moi, je le raisonnais un peu, il comprendrait que ce qu'il fait ce n'est pas convenable ?

ANGELE

Oh ! Mais non. Ne dis donc pas de bêtises, va... Ecoute, va-t'en et laisse-moi réfléchir.

SATURNIN

Jusqu'à quand ?

ANGELE

Je t'écirai à la poste restante.

SATURNIN

Mais je sais pas lire.

ANGELE

Tu feras lire la lettre par Monsieur le Curé... Il ne dira rien à personne...

Ce sera comme un secret de confession...

SATURNIN

Bon.

ANGELE

Va-t'en, j'ai peur qu'il revienne et qu'il te prenne pour un client.

SATURNIN

A part ça, tu as une bonne figure. Tu as de jolies couleurs.

ANGELE

C'est de la peinture. Me touche pas... Va-t'en, va-t'en...

SATURNIN

Adieu, Demoiselle. Saturnin sur le palier ; il frappe à la porte de Florence.

SATURNIN

Pardon, Madame, excusez-moi. C'est encore moi.

FLORENCE

Alors, tu l'as vue ton Angèle ?

SATURNIN

Oui, je l'ai vue, merci... Elle va bien... Merci... Elle va très bien... Je voudrais vous demander : où c'est que je pourrais trouver son Monsieur ?

FLORENCE

Tu veux dire le Louis ?... Qu'est-ce que tu lui veux ?...

SATURNIN

Le voir, par curiosité... Lui parler, si nous avons le temps...

FLORENCE

Je te conseille pas de lui parler... Il est méchant comme la gale...

SATURNIN

Tiens, c'est drôle ça. Et où il est ? Vous le savez ?

FLORENCE

Regarde un peu au bar du coin, là-bas. C'est un jeune homme avec une casquette grise et des souliers clairs. Mais surtout, n'entre pas dans le bar. Tu n'y serais pas bien reçu...

SATURNIN

Je vous remercie, Madame... Vous êtes bien gentille, bien gentille...

FLORENCE

Bon Diou, que malheur... Adieu, beau blond...

SATURNIN

On me l'a jamais dit, vous savez, ça... Au revoir, Madame. Il sort.

*

La rue.

On voit Saturnin devant le bar ; il regarde et s'éloigne. Il se poste au coin
de la rue.

Intérieur du bar. Le Louis est au comptoir avec le patron du bar.

LOUIS

Ça va aller comme ça. Tu as compris ?

LE PATRON

Compris.

LOUIS

Allez, bonsoir. La porte du bar s'ouvre, et le Louis sort. Il s'en va le long
du trottoir. Saturnin le suit d'assez loin. Le Louis monte dans un tramway.
Saturnin monte également. On les voit dans le tramway, l'un derrière l'autre.
Puis, le Louis descend. Saturnin descend aussi, et le suit. Le Louis s'arrête et
Saturnin le rejoint.

SATURNIN

Monsieur Louis... Monsieur Louis...

LOUIS

Quoi ?... Qu'est-ce que c'est ?...

SATURNIN

Je voudrais vous parler.

LOUIS

Qui est-ce qui t'envoie ?

SATURNIN

Moi ? Personne m'envoie... Je m'envoie tout seul...Il rit.

LOUIS

Alors, qu'est-ce que tu me veux ?

SATURNIN

Je voudrais vous parler d'Angèle.

LOUIS

Qui ça, Angele ?... Moi, je connais pas d'Angèle.

SATURNIN

Vous savez bien... Celle que vous avez prise dans une ferme et qui habite
à cette adresse. Il lui tend un papier.

LOUIS

Connais pas...

SATURNIN

C'est vrai, vous l'appellez Mireille ; mais c'est la même. Je l'ai vue... Je viens de la voir et de lui parler. Et alors, maintenant, j'ai voulu vous parler à vous...

LOUIS

C'est pas le moment et c'est surtout pas l'endroit... Allez, fous le camp...

SATURNIN

Mais si, c'est le moment, croyez-moi. Faites pas l'obstiné, Monsieur Louis, faites pas l'obstiné... Ecoutez : je voudrais vous faire comprendre.

LOUIS

Comprendre quoi ?

SATURNIN

Notre Angèle, n'est-ce pas, c'est une fille admirable. Il faut vous dire que moi, je l'ai vue naître, je l'ai portée sur mon dos bien souvent. Et quand elle avait cinq ans, et qu'on la mettait sur le mulet, moi j'étais jaloux du mulet... Vous comprenez, Monsieur Louis ?

LOUIS

Tu es son parent ?

SATURNIN

Non, non. Ça non... Mais je suis un enfant de l'Assistance... Comme vous, peut-être ?...

LOUIS

Dis donc ?... C'est à moi que tu dis ça ?

SATURNIN

Excusez-moi, Monsieur Louis, je ne le disais pas pour vous fâcher, au contraire. C'était une excuse que je vous avais trouvée. Je m'étais dit : « C'est parce qu'il n'a pas de famille que ce garçon ne comprend pas... » Mais écoutez, elle ne veut plus rester à la ville, Angèle... Elle veut retourner à la ferme. Monsieur Louis, il faut la laisser partir avec moi...

LOUIS

Ça, ça n'a rien à faire... Et si tu essaies de l'emmener, tu me reverras là-haut à la ferme, tu entends ? Et la baraque, tu la verras brûler... Tu as compris... Angèle est très heureuse comme elle est, moi je n'ai rien à te dire, tu comprends ?... Allez, va-t'en, et tu peux le dire à ses parents...

SATURNIN

Elle dit qu'elle a peur de vous. C'est vrai qu'elle a peur de vous ?... Si elle

avait pas son enfant, elle vous tuerait...

LOUIS

Elle t'a dit ça ?

SATURNIN

Oui, elle me l'a dit.

LOUIS

Qu'est-ce qu'elle va prendre !... Ça va lui coûter cher...

SATURNIN

Vous allez la battre, vous allez la battre...

LOUIS, il tire un revolver de sa poche.

Tu sais ce que c'est que ça ?

SATURNIN

C'est pour tuer le monde !

LOUIS

Bon, alors fous le camp... Tu as compris, je te défends de venir la voir, autrement tu auras à faire à moi ! Le Louis s'en va. Saturnin s'assoit et se met à défaire posément la ficelle qui entoure la faucille.

*

La chambre d'Angèle. Angèle et Florence. Florence lui fait les cartes.

FLORENCE, elle pose une carte.

De l'argent... (Elle pose une seconde carte.) Ah ! Tiens, de l'amour... On entend un pas dans l'escalier.

ANGELE

Voilà du monde. La porte s'ouvre. Saturnin entre.

SATURNIN

Excusez-moi si je vous dérange... Bonjour, Madame...

ANGELE

Tu n'es pas parti ?

SATURNIN

Non, Demoiselle, excusez-moi. Je voulais pas partir sans toi. Maintenant, tu peux faire tes paquets.

ANGELE

Tu sais bien ce que je t'ai dit.

SATURNIN

J'ai vu le Louis, je lui ai parlé...

ANGELE

Tu lui as parlé ?

SATURNIN

Oui.

ANGELE

Qu'est-ce que tu lui as dit ?

SATURNIN

La meilleure chose que je lui ai dit, c'est un coup de faucille.

ANGELE

Tu l'as blessé ?

SATURNIN

Je l'ai tué. Je lui ai donné un coup de faucille ici ; c'est un endroit qu'il faut faire attention.

FLORENCE

Un crime ?

SATURNIN

Qué crime ? Je l'ai tué... Non, c'est pas un crime....

ANGELE

Tu es sûr qu'il est mort ?...

SATURNIN

J'aurais cru lui couper la tête d'un seul coup ; mais après j'ai vu qu'elle tenait encore un peu. C'est vrai, c'est vrai que c'est épais. (Il se tâte le cou.) Mais pour ce qui est d'être mort, tu peux être tranquille Il est mort comme un gigot.

FLORENCE

Mais où est-il ?

SATURNIN

C'est loin, au bord de la mer. J'avais jamais vu la mer, j'en ai profité pour la regarder... C'est grand !...

*

Albin et Amédée sur une charrette de foin.

AMEDEE

Tu te rappelles pas ces blés, juste sous la ferme de la petite ? Au fond du vallon de Passe-temps ?

ALBIN

Oui, je me souviens.

AMEDEE

Eh bien, c'est ça. Trente-deux francs par jour, logé et un litre de vin. Moi, j'ai envie d'y aller ; mais j'ai pas osé dire oui à cause de toi. J'ai pensé que peut-être tu voudrais pas y retourner.

ALBIN

Moi, pourquoi ? Au contraire, ça me plairait d'y retourner.

AMEDEE

C'est dans deux mois : les moissons et la foulaison. On s'embauche ?

ALBIN

J'en suis. J'en suis. Ça me fait plaisir d'y retourner... Ça me fait... Ça me fait plaisir...

AMEDEE

Alors ça y est. Je vais lui dire oui ce soir, au bistrot. Tu n'as pas peur ?

ALBIN

Peur de quoi ?

AMEDEE

Peur que ça te reprenne, pour la petite...

ALBIN

Oh ! Maintenant c'est vieux ; ça fait quinze mois...

*

Devant la ferme.

Saturnin et Angèle arrivent.

SATURNIN

Ecoute, tu vas rester dans la remise. Moi, je vais aller préparer la chose... Je leur raconterai ce que nous avons dit, et après je dis que tu es là. Et après, je viens te chercher.

ANGELE

Va vite. Saturnin s'en va. Angèle pose son petit dans la charrette. Elle attend.

*

La cuisine de La Douloire.

PHILOMENE

Le voilà ! On voit Saturnin qui se gratte la tête avec force, qui hésite, qui se retient. Brusquement, la porte s'ouvre. Clarius paraît.

CLARIUS

Alors, quoi ? Tu entres ou tu n'entres pas ? Qu'est-ce que c'est cette comédie ? Tu nous regardes par le trou de la serrure, malfaiteur ?

SATURNIN

Je veux entrer... J'avais peur de déranger...

PHILOMENE

Eh bien, rentre, Saturnin, rentre. Saturnin entre. Clarius le suit. La porte se referme.

SATURNIN

Voilà les outils. Ça fait 83 francs 60. C'est tout écrit sur ce papier.

PHILOMENE

Tu as bien fait tout ce que tu avais à faire?

SATURNIN

Oui.

PHILOMENE

Tu n'as rencontré personne de connaissance ?

SATURNIN

Non, maîtresse. Non... Tiens, en y réfléchissant bien, j'oubliais de vous le dire. J'ai rencontré la Demoiselle.

CLARIUS

Quelle demoiselle ?

SATURNIN

La nôtre.

PHILOMENE

Sainte Vierge ! Où elle était ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

CLARIUS

Tais-toi. Une fois pour toutes, j'ai défendu qu'on en parle ici. C'est compris ? Va te déshabiller, carlamentran. Et pas un mot, sinon tu quittes la maison. Saturnin sort.

*

On revient à Angèle. Elle caresse le mulet.

La cuisine de la ferme de nouveau. Les deux vieux sont assis. Saturnin entre, il s'assoit. Il mange.

CLARIUS

Elle est mariée ?

SATURNIN

Non. Après un silence.

PHILOMENE

Elle se porte bien ?

SATURNIN

Non. Philomène se met à pleurer.

CLARIUS

Si tu veux pleurer, va pleurer ailleurs.

PHILOMENE

Pourquoi tu ne l'as pas ramenée ?

SATURNIN

Je l'ai ramenée. Elle est dans la remise.

PHILOMENE

Ma petite... Ma petite... Philomène se lève et sort en courant.

CLARIUS

Viens ici ! Nom de Dieu, viens ici ! Saturnin se jette devant lui.

SATURNIN

Maître, tu es bon avec tous, maître... Sois bon avec les tiens...

CLARIUS

Lève-toi de là, sans famille.

SATURNIN

Maître, tu juges si bien pour les autres, ne juge pas mal pour les tiens...

Maître, juge bien ta fille...Il le retient.

*

Philomène, devant la remise, se jette sur sa fille et la prend dans ses bras,
en pleurant.

ANGELE

Pardon, maman... Pardon...

PHILOMENE

Ma petite... Ma petite... Fais-toi voir. (Elle l'embrasse.) Viens, viens...
Nous allons lui demander pardon toutes les deux... Il ne te touchera pas,
viens...

ANGELE

Maman... Je ne suis pas seule. J'ai mon enfant...

PHILOMENE

Un petit ? Où est-il ?

ANGELE

Le voilà ! Philomène le prend dans ses bras. Elle le regarde.

PHILOMENE

Mon Dieu, qu'il est beau !

*

Cuisine de la ferme. Angèle Entre. Elle porte son enfant dans ses bras.

CLARIUS

A qui est ce petit ?

ANGELE

Il est à moi.

CLARIUS

A toi seule ?

ANGELE

A moi seule.

CLARIUS

Maintenant, au moins, nous savons qu'il ne peut rien nous arriver de pire. (Un temps.) C'est un grand malheur que tu sois partie. C'est un autre malheur que tu sois revenue. Et c'est encore un malheur plus affreux que tu nous rapportes ce bâtard. Je ne te demande pas d'explications ; mais cet enfant, je ne le veux pas. Il n'est pas de chez nous. Si tu l'avais fait comme il faut, ça serait été, pour cette maison, le plus beau cadeau du Bon Dieu. Mais de la façon que tu l'as fait, ce n'est rien pour nous. C'est notre malheur qu'il respire. C'est une honte qui bouge et qui crie. Maintenant tu es revenue toute maigre et toute sale, tant pis pour toi ! Tu l'as voulu. Si tu veux partir, va-t'en. Si tu veux rester, toi, je veux bien vous nourrir tous les deux ; mais en secret. Ce que je t'offre, ce n'est pas une maison : c'est une cachette. C'est de ça que tu as besoin. Dis si tu veux rester...

PHILOMENE

Oui, Clarius, elle veut rester.

CLARIUS

Alors, menez-la dans la cave de derrière, et rapportez-moi la clef. Et souvenez-vous que personne ici ne doit savoir cette honte qui nous vient de la ville. Allez, et ne m'en parlez plus jamais. Ils sortent. Clarius reste seul.

*

Amédée et Albin, devant une grange, se préparent à partir.

AMEDEE

On va boire un coup ?

ANGELE

Non, pas moi. Je n'y vais pas.

AMEDEE

Pourquoi ? C'est notre dernier jour ici. Tu veux pas venir boire un verre ?
Qu'est-ce qui te prend ?

ALBIN

Ecoute, Amédée. Je t'ai menti, ça ne me ressemble guère ; mais je t'ai menti...

AMEDEE

Et quand ?

ALBIN

Tous les jours, depuis que nous nous sommes retrouvés. Tous les jours. A cause d'Angèle Barbaroux. J'ai fait celui qui n'y pense plus guère ; mais ça n'était pas vrai.

AMEDEE

Tu crois que je ne le savais pas ? Ah ! Mon pauvre, ça se voit si bien quand tu dors ! Je te regarde quelquefois, le soir, sur ta paillasse, et je remarque sur ta figure toutes les marques de ton mal... Ça t'a mis comme un mors dans la bouche, un bon bridon, et ça te mène où ça veut. Et ça a gâté le coin de tes lèvres. Ça se voit bien...

ALBIN, las.

Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? (A voix basse et comme honteux.)
J'ai demandé, en bas au village, où elle était ; on ne sait pas ; on ne l'a pas revue.

AMEDEE

Moi aussi, j'ai demandé. On m'a dit pareil-Mais il y a pourtant des gens qui doivent bien savoir où elle est : c'est ceux de sa famille. Tu y es allé ?

ALBIN

Non, non. (Brusquement.) Et d'abord, je ne veux plus penser à tout ça. Il faut que ça finisse. Je suis ici à me pourrir : j'ai plié mon paquet, et je décampe. Je remonte chez nous, à Baumugnes, dans la montagne.

AMEDEE

Ecoute, ne pars pas tout de suite ; quitte ce village, oui, c'est bon. Mais ne remonte pas jusqu' a ton pays tout de suite. Sitôt arrivé, il se refermera sur toi, et alors, plus jamais de remède, plus jamais. Et cette chose-là, jusqu'à la

fin des fins, mélangée à l'air que tu respires. Tu m'entends ? Ecoute. Les batailles avec les mauvaises choses, ça dure toujours longtemps ; mais même quand on a touché des deux épaules, il faut jamais dire : c'est fini, on se relève et on recommence, et à la fin, c'est ton malheur qui reste par terre. Crois-moi. Crois le vieux papa des familles qui sait quand même encore un peu se bouger dans la vie.

ALBIN

Tu es brave, Médée ; mais qu'est-ce que tu peux faire pour moi ?

AMEDEE

Ecoute ; je vais y aller, moi, à cette ferme. Je saurai de quoi il retourne et je reviendrai te le dire. Toi, attends-moi.

ALBIN

Et où ?

AMEDEE

Va jusqu'aux Plâtrières, sous Tête-Rouge, puis, à main droite, entre deux amandiers, tu prendras le chemin de terre. Là, demande la ferme d'Esménarde. C'est au fond de la route, sous des mûriers de Chine. Tâche de voir la femme en premier ; c'est elle qui commande là-dedans, et à te dire franchement, j'ai couché avec elle pendant plus d'un an. Dis lui : « Je viens de la part d'Amédée », et ça ira.

ALBIN, il réfléchit un moment.

Bon, je veux bien essayer... Je vais aller t'attendre là-bas...

AMEDEE

Tu pars tout de suite ?

ALBIN

Oui, j'y vais.

AMEDEE

Tu feras ce qu'il y aura à faire. Méfie-toi : y a une truie qui mord. Donne lui à manger sans entrer : c'est la noire. Moi, je saurai vite ce que je veux savoir. Je monte aux Plâtrières, je te le dis, et alors, petit, alors seulement, va-t'en chez toi. On aura fait tout ce qu'il y avait à faire.

ALBIN

Je t'attendrai jusqu'à septembre. Jusqu'à septembre vers le milieu. Je ne peux pas plus.

AMEDEE

Ne t'inquiète pas garçon. J'y serai avant. Albin part.

*

Dans la cave.

Angèle fait la toilette de l'enfant. Philomène entre avec une tasse dans les mains.

PHILOMENE

Tiens, ma chérie... Donne-moi le petit...

ANGELE

Elle donne l'enfant. Elle prend la tasse. Où est le père ?

PHILOMENE

Avec Saturnin. Ils sont au jardin.

ANGELE

Il t'a parlé de moi, hier ?

PHILOMENE

Non. Il ne m'a rien dit. Il a mal. Maintenant il devient comme fou. Il a défendu au facteur de venir ici...

ANGELE

Peut-être il a peur qu'on m'apporte une lettre ?

PHILOMENE

Je ne sais pas. Il nous fait peur. Dès qu'il voit quelqu'un sur la route, il prend son fusil... Et ce bras qui gonfle. Et il ne veut pas qu'on le soigne. Je ne sais plus quoi faire.

*

Amédée marche à travers champs. Il s'arrête.

AMEDEE, à lui-même.

Si je me donnais un petit coup de rasoir ?... ...Là, te voilà rasé. (Il met sa belle salopette bleue.) Voilà. Juste ce qu'il faut. Propre et pas jeune...Il part. On le suit un moment. Arrive un homme en sens inverse.

AMEDEE

Pardon, Monsieur. Est-ce que vous auriez l'obligeance de me dire si cette ferme-là ce ne serait pas La Douloire ?

LE MONSIEUR

Ah ! Mon garçon ! J'en sais pas plus que toi ! Moi je suis de la ville.

AMEDEE

Ça se voit.

LE MONSIEUR

Je fais les assavoirs pour l'enterrement de la belle-mère de Justinien. Cette ferme-là, je sais que les fermiers s'appellent Barbaroux.

AMEDEE

Alors, c'est bien ça. C'est La Douloire.

LE MONSIEUR

Et tu y vas ?

AMEDEE

Oui, j'y vais.

LE MONSIEUR

Eh bien, je te souhaite bonne chance. Je t'avertis que le vieux est fou.

AMEDEE

Peuchère, fou ? Vous voulez dire peut-être momo ?

LE MONSIEUR, scientifique.

Je ne veux pas dire momo. Je veux dire fou. Tout à l'heure, quand j'ai voulu entrer, il ne m'a pas laissé avancer. Il m'a arrêté au bout de son fusil.

AMEDEE, indigné.

Il vous visait ?

LE MONSIEUR, assez fier.

Oui, et il s'en est fallu d'un poil qu'il me foute un coup de fusil. Alors, de loin, je lui ai dit : « Je viens vous annoncer une triste nouvelle. » « Fous le camp », qu'il me dit. « La belle-mère de Justinien est morte », je lui dis. Alors il me dit : « Morte ou vivante, je l'emmerde. » Alors, je n'ai pas insisté. (Il rit doucement et il s'en va.) Allons, bonsoir mon garçon, et... bon courage.

AMEDEE, seul.

Oh ! Nom de Dieu ! Il ne manquait plus que ça ! Un coup de fusil, à moi, un coup de fusil ! Eh bien, c'est une drôle de famille. Il s'arrête et se parle à lui-même.

AMEDEE

Alors, Médée, tu y vas ou tu y vas pas ? (Brusquement il se décide.) Té, tu y vas pas ! Il repart en sens inverse. Puis il ralentit. Il hésite. Il s'arrête.

Oui, mais l'Albin, qu'est-ce qu'il va dire ? (Il réfléchit encore.) Et puis cet homme, peut-être qu'il vous vise ; mais peut-être qu'il tire pas ? Tant pis. J'y vais. Amédée, mon ami, personne ne t'a forcé à te mettre dans cette histoire.

Maintenant que lu y es, avance ! Avance ; mais fais-toi mince ! Il se dirige vers La Douloire.

*

Clarius est au coin du feu. Il se lève, va à la fenêtre, soulève le rideau, et aperçoit Amédée. Il décroche son fusil et sort. Il arrive devant Amédée.

CLARIUS, brutal.

Où tu vas ?

AMEDEE

Excusez-moi si je vous dérange... Je venais voir si on ne voudrait pas, par hasard, un homme pour fouler

CLARIUS, mauvais.

Allez, allez, trace de la route, fainéant ! On n'a pas besoin de toi ici.

AMEDEE, piteux.

Ecoutez, patron, je suis pas un mauvais diable... Tournez un peu le fusil de l'autre côté, sans vous commander... Je ne demande pas de soupe pour rien. Je sais travailler et je suis souple au commandement... Prenez-moi. Je me fais vieux... On ne me veut plus dans les grosses fermes. Alors, si on ne me demande pas dans les petites, il faut que je crève ?

CLARIUS

Tu peux crever. Il en restera toujours trop de ta qualité. {Menaçant.}
Allez, débarrasse !

AMEDEE, suppliant.

Patron...

CLARIUS

Tu veux que je te le foute le coup de fusil ? Dis, tu le veux ?

AMEDEE, se reculant.

Tirez pas, nom de Dieu. On entend une voix de femme à l'intérieur de la ferme.

LA VOIX

Qu'est-ce que c'est encore ? Philomène apparaît sur la porte. Elle retient le bras de Clarius.

PHILOMENE

Encore le fusil, Clarius ? Toujours ça à la main ? Tous ceux qui passent,

alors, tous ceux qui pourraient venir te demander un peu de l'eau de ton puits, ou une tranche de ton pain ? Tu as désappris la bonté maintenant ? Et qu'est-ce qu'il t'a fait celui-là ? Tu ne vois pas que c'est un vieux ?

AMEDEE, à part.

Oh ! Un vieux !... (Il s'avance.) Salut, maîtresse.

PHILOMENE

Qu'est-ce que tu veux, toi, brave homme ?

AMEDEE

Maîtresse, moi comme ça, je suis à chercher du travail. Je demandais si des fois, pour les foulai-sons, ou autre...

PHILOMENE

On pourrait peut-être s'arranger. Clarius, ne fais pas le mulet. Avec ton bras fada, tu en as pour trois mois. Dis, l'homme, qu'est-ce que tu demanderais ?

AMEDEE

Attendez que je calcule.

PHILOMENE

Tu sais, il faudrait monter tout le foulage. Nous avons un mulet et Saturnin. Mais Saturnin, nous n'y comptons guère. (A voix basse à Clarius.) Rien à craindre avec celui-là.

AMEDEE

Douze francs par jour, maîtresse, avec la soupe et le coucher.

PHILOMENE, à Clarius.

Ça va?

CLARIUS

Pour un bon à rien, c'est douze francs de trop. Mais si tu veux gaspiller tout l'argent, donne-les-lui.

PHILOMENE

Ça va.

AMEDEE

Je peux commencer tout de suite. Ce qu'on fait ce soir, demain c'est plus à faire.

PHILOMENE

C'est ça, mon garçon. Tu commenceras à nettoyer l'écurie et préparer l'aire pour demain... Les outils sont là derrière.

AMEDEE

Merci. Il va à l'endroit indiqué.

AMEDEE, seul.

C'est ça les outils ? Il prend la fourche et va vers l'écurie. En tournant le coin de la grange, il rencontre Saturnin, qui éclate de rire.

AMEDEE

Et alors, ça va pas mieux ?

SATURNIN

Et qu'est-ce que tu viens faire, toi, là ?

AMEDEE

Moi ? Je vais travailler.

SATURNIN

Tu as vu le patron ?

AMEDEE

Bien sûr.

SATURNIN

Et tu as pas reçu de coup de fusil ?

AMEDEE

Dis donc, est-ce que j'ai une gueule à recevoir des coups de fusil ? Tu ne m'as pas regardé ? J'ai vu le patron, et il m'a serré la main, et il m'a dit : « Bonjour, Monsieur. Ce serait-il pas un effet de votre bonté d'aller me curer l'écurie ? » Ça ne se refuse pas, et j'y vais... Saturnin le regarde, stupéfait.

AMEDEE

Et, toi, qui tu es ?

SATURNIN

Moi, je suis Saturnin.

AMEDEE

Eh bien, tu es bougrement mal embaillé, Saturnin ! Il s'en va.

*

Devant la ferme de l'Esménarde.
Albin arrive. L'Esménarde paraît.

L'ESMENARDE

Bonjour, jeune homme. Qu'est-ce que tu veux ?

ALBIN

Je viens de la part d'Amédée.

L'ESMENARDE, joyeuse.

Et qu'est-ce qu'il devient, ce grand fainéant ?

ALBIN

Il travaille, maîtresse. Il travaille dans une ferme vers Marigratte...

L'ESMENARDE

Et pourquoi il t'envoie ?

ALBIN

Pour travailler chez vous, maîtresse. Si vous avez besoin d'un valet de ferme...

L'ESMENARDE

Fais-toi un peu voir. Tu as l'air solide.... (Elle lui tâte les bras.) C'est du bon... Quel âge as-tu ?

ALBIN

J'ai vingt-six ans, maîtresse.

L'ESMENARDE

Mon Dieu que c'est beau vingt-six ans ! Moi, j'en ai quarante. Oui, et encore je te dis pas la vérité. Ecoute, garçon, je n'aurais pas eu besoin d'un valet tout de suite; j'aurais pu attendre quelques jours. Mais enfin, puisque tu viens te présenter de la part d'Amédée, on pourra s'arranger ! Entre, garçon...Il entre. Elle le suit.

*

Devant le soupirail.

Saturnin, dehors, parle à Angèle, qui est à l'intérieur de la cave.

SATURNIN

Je le connais pas. Je l'ai jamais vu.

ANGELE

Comment est-il ?

SATURNIN

Il a l'air vieux... Il a pas une vilaine figure. Il a bien l'air d'un homme de la campagne.

ANGELE

Tu as regardé ses mains ?

SATURNIN

Non. Je sais même pas s'il en a. Je veux pas dire qu'il est manchot. Je

veux dire que ça ne m'est pas venu à l'idée de regarder ses mains. Pour quoi faire ?

ANGELE

Pour voir si elles sont dures, s'il y a de la corne dedans, comme dans les mains des paysans.

SATURNIN

Ah oui !

ANGELE

Si tu lui demandes, il va se méfier... Serre-lui la main comme pour lui dire bonjour... Serre-lui la main plusieurs fois...

SATURNIN

Oui, ça je vais le faire, et après je viendrai te le dire... Tu crois qu'il est venu pour mettre le feu ?

ANGELE

Je ne sais pas... J'ai peur... Surveille-le bien.... Ne le quitte pas de l'œil...

SATURNIN

N'aie pas peur. J'y tournerai jamais le dos. On entend la voix de Philomène.

PHILOMENE

A la soupe ! A la soupe !

SATURNIN

Quoi ? (A Angèle.) N'aie pas peur, je vais y toucher la main. Il se lève et il part.

*

La cuisine de La Douloire.

Philomène, Amédée et Clarius sont à table. Saturnin entré. Il s'avance vers Amédée.

SATURNIN

Bonsoir, Amédée. Il lui serre la main.

AMEDEE, surpris.

Bonsoir.

SATURNIN

Bonsoir, Amédée. Il lui serre de nouveau la main.

CLARIUS

Tu veux pas l'embrasser, non ? Parce que si tu veux l'embrasser ne te gêne pas.

SATURNIN

Je veux pas l'embrasser, j'en ai pas envie.

CLARIUS, à Saturnin.

Assieds-toi. Où tu étais ?

SATURNIN

Dehors. Là-bas, derrière.

CLARIUS

Qu'est-ce que tu faisais ?

SATURNIN

Hum... Je faisais un pipi... Il faut bien quelquefois, n'est-ce pas ? Il faut bien ! Hum...Il rit, et commence à manger sa soupe. On voit Angèle qui mange sa soupe, toute seule dans la cave.

On revient à la cuisine de La Douloire.

CLARIUS, à Saturnin.

Demain matin, tu attelleras le mulet de bonne heure. J'irai en ville voir le docteur pour cette saloperie de bras. Tu as compris ?

SATURNIN

Oui, maître.

CLARIUS, à Amédée.

Toi, ta chambre c'est dans le vieux four. C'est pas grand ; mais il y en a assez pour toi. Amédée sort.

AMEDEE, seul. Oh! Quelle famille...

*

Amédée et Philomène, qui est allée le rejoindre.

PHILOMENE, à Amédée...

C'est bien Amédée qu'on te dit ?

AMEDEE

Oui, c'est Amédée.

PHILOMENE

Ecoute, Amédée, il faut que je te parie. Je ne te connais pas ; mais tu as

l'air d'une brave personne, bien dévouée ; ça m'adoucit le cœur de te savoir ici. Je veux te parler un peu sur ce train que nous menons ici à la ferme, pour que tu ne croies pas des choses qui ne sont pas.

AMEDEE

Oh ! Moi, je ne crois rien, Maîtresse.

PHILOMENE

Clarius, il ne parle guère ; mais ce n'est pas par fierté. Il t'a reçu au bout de son fusil ; mais ce n'est pas de méchanceté. Tu l'aurais connu autrefois, tu aurais dit : « C'est la crème des hommes. » Mais maintenant, il jure sur le nom de Dieu tous les jours, c'est parce qu'on ne sait plus où donner de la tête, on est de gros malheureux... Je ne peux pas te dire pourquoi ; mais on est de gros malheureux...

AMEDEE

Pourquoi vous me dites tout ça, Maîtresse ?

PHILOMENE

Pour que tu sois bien .souple avec lui. Je te le demande, fais-toi une excuse une bonne fois pour toutes les saletés qu'il te dira et ferme les oreilles... Voilà ce qu'il faut que tu te dises : quand il fait le mal, c'est le bien qu'il voudrait faire ; seulement, il ne sait plus. C'est un vent qui le porte, il entend tout de travers, il voit tout de travers, il ne faut pas lui en vouloir, il a bon fond...

AMEDEE

J'ai compris, Maîtresse. Même s'il me dit les mots les plus pires, je ne lui répondrai pas, et je resterai quand même.

PHILOMENE

Merci. Et moi, des fois, si tu me vois rester avec la cuillère à la main, ou si je ne te sers pas à ton tour, il ne faut pas m'en vouloir. Prends dans la marmite toi-même, à ton service, comme si tu étais chez toi. Si des fois je te rencontre dans les champs ou près de la maison, et que je passe près de toi sans rien te dire, ne pense pas à la fierté ; ça me ferait de la peine. Pense que je suis en train de chercher une place où mon mal soit plus tranquille.
Bonsoir, Amédée.

*

La chambre d'Albin.

Il est sur son lit. La porte s'ouvre. L'Esménarde entre.

L'ESMENARDE

Alors, je vais me coucher.

ALBIN

Oui, Maîtresse.

L'ESMENARDE

Ça te convient, ici ?

ALBIN

Oui, Maîtresse.

L'ESMENARDE

Tu n'as pas peur, la nuit ?

ALBIN

A mon âge, ça serait malheureux.

L'ESMENARDE

Tu as de la chance. Moi j'ai tout le temps peur. Je tremble comme une feuille. Mon mari n'est jamais là... Tu comprends ? Il me laisse tout le temps seule. Et si je trouvais un garçon à mon goût, tu crois que je serais bien coupable ? Et le garçon, lui, même le plus honnête, tu crois qu'il serait forcé d'avoir des remords ?

ALBIN

Je ne sais pas, Maîtresse. Tout ça c'est difficile à dire.

L'ESMENARDE

Il n'y a rien d'aussi bête qu'un homme. C'est pour mon mari que je dis ça... Tiens, regarde-le, cet imbécile. Toujours le même, depuis quinze ans... Chaque soir, on verra ce fanal qui monte sur les pentes de Ganagobie... Toujours le même, toujours pas plus de souci pour sa femme... Ce n'est pas pour dire... Mais enfin, je suis jeune, moi. Et toi, tu es beau garçon... Eh bien, lui, vaï, il ne s'en fait pas pour si peu... Il siffle son chien, il allume son fanal, il bourre ses quatre pipes pour les avoir toujours prêtes et toutes froides sous la main, et en avant devant les moutons. Et maintenant, si vous voulez vous frotter, vous deux, frottez. Moi, je m'en fous. Je suis en bois d'arbre... C'est ça qu'il veut dire par sa conduite. Moi, je le sens très bien. Et toi ?

ALBIN

Moi, je ne le sens pas... Je ne sais pas.

L'ESMENARDE

Bon. Bon...Elle sort.

*

Devant le soupirail.

SATURNIN

Toute la nuit, toute la nuit il a bougé. C'est un chercheur. Il a ouvert toutes les portes. Il s'est promené pieds nus, avec une lampe électrique, comme un mystérieux.

ANGELE

J'en étais sûre.

SATURNIN

Et le plus pire c'est que le Maître part aujourd'hui à la ville. Je reste seul avec lui. Tu vois pas qu'il me fasse le coup du père François ?

ANGELE

Ecoute, s'il y a du danger, ce n'est pas pour aujourd'hui... Tâche de le faire passer que je le voie...

SATURNIN

Je l'emmènerai ici pour déjeuner. Je le ferai mettre ici...

ANGELE

Tu as regardé ses mains ?

SATURNIN

J'ai bien senti une corne, mais je sais pas si c'est pas la mienne, tu comprends ; alors je vais recommencer. On entend une voix : « Saturnin. » Il part en courant.

*

Devant la ferme.

Amédée, Philomène, Clarius.

CLARIUS

Saturnin ! (Il arrive en courant).

CLARIUS

Ça ne te fait rien que j'aie mal à ne plus savoir où me mettre ? Ça devrait être prêt depuis une heure !

SATURNIN

C'est prêt, Maître...

CLARIUS

Et cet autre-là, ce saligaud qui n'en fout pas un coup... A coups de fusil,

nom de Dieu, à coups de chevrotines dans la gueule ! (A Saturnin.) Et le fouet ? Où est le fouet ?

SATURNIN, il court.

Le voilà, Maître.

CLARIUS, à Philomène.

Toi, monte là-dessus, nom de Dieu. Elle monte dans la voiture. Clarius ferme la porte à double tour et monte dans la voiture à son tour.

PHILOMENE, à Amédée.

Mon garçon, c'est l'usage. On ferme ainsi à La Douloire quand le maître s'en va. C'est pas méfiance, c'est l'usage. Demande à Saturnin...

CLARIUS

Qu'est-ce que tu as besoin d'expliquer ? C'est comme ça, un point c'est tout. Si ce jean-foutre n'est pas content, qu'il change !

PHILOMENE

Je vous ai préparé le panier à tous les deux. Vous mangerez sous les arbres, ou dans la grange !

CLARIUS, impatient.

Oui, oui... ça va, ça va... Ils partent. Amédée va vérifier la fermeture de la porte et des fenêtres. Tout est bien clos. Saturnin s'avance vers lui.

SATURNIN

Va, tu peux te fouiller, c'est bien fermé partout. Chaque fois qu'ils s'en vont, c'est pareil.

AMEDEE, furieux.

Eh bien, c'est pas propre. Non, c'est pas propre. Moi j'ai jamais vu ça. Il a peur qu'on y barbote son escalier. Ça... ça ne sait pas plus vivre que rien du tout !

SATURNIN

Ecoute, Amédée, je vais te dire, je vais te dire...

AMEDEE

Eh bien, dis-le.

SATURNIN prend la faucille, et s'enfuit. Amédée le regarde, étonné. Tiens, je te le dis pas.

*

Saturnin et Amédée.

Ils déjeunent.

AMEDEE

Allez, bois, ma vieille branche !

SATURNIN

Non, non, Médée... C'est ton litre, ça. Moi, j'ai bu le mien.

AMEDEE

Allez, allez, ferme cette boîte à musique. Il trinque avec lui.

A la tienne, vieille couenne !

SATURNIN

A la tienne, Médée !

AMEDEE

Tu vas travailler longtemps ici ?

SATURNIN

Moi ? Depuis vingt ans je suis ici. Je suis un enfant de l'Assistance. C'est Maître Clarius qui m'a pris quand j'avais douze ans... Et depuis c'est comme ça. Et voilà... voilà... voilà...Il rit.

AMEDEE

Qu'est-ce qui te fait rire comme ça ?

SATURNIN

Moi, je ne ris pas. Il ricane.

AMEDEE, insistant.

Parce qu'il n'y a pas de quoi rire ici... ils sont tristes les patrons.

SATURNIN

Oui, ils sont beaucoup tristes...

AMEDEE

Ils ont l'air malheureux. Pourquoi ?

SATURNIN

Oui, pourquoi ?

AMEDEE

Allez, va, ne fais pas l'andouille. Tu le sais, toi, tu le sais très bien.

SATURNIN

Mais naturellement que je le sais.

AMEDEE

Alors, ils ont eu du malheur, hein ?

SATURNIN

Tu peux même dire qu'ils n'ont eu que ça depuis quelque temps.

AMEDEE

Depuis longtemps ?

SATURNIN

Assez, oui... Toujours trop.

AMEDEE

C'est pas un gros renseignement.

SATURNIN

Non, pas gros. Pas gros.

AMEDEE

Enfin je ne sais pas si c'est de ça : mais il est plutôt bousculeur le patron.

SATURNIN

C'est de ça, pardi... C'est de ça... Si tu l'avais connu avant... Tiens ce panier-là, tu vois, c'est lui qui nous l'a préparé pendant que tu attelais... Seulement, tu comprends qu'une histoire pareille... Mais dis, qu'est-ce que je te dis là ?

AMEDEE

Tu disais : « Une histoire pareille »...

SATURNIN

Non, non, Médée, tu veux me faire parler. J'aime mieux pas finir le fricot... Non, non, j'aime mieux pas... Il se lève, il s'enfuit. Amédée le poursuit.

AMEDEE

Saturnin, té, ton fromage. (Il le rattrape.) Allons, vieille couenne, n'aie pas peur... Va, je n'essaierai plus de te faire parler... Tu es brave. Saturnin...

SATURNIN

Pourquoi tu dis que je suis brave ?

AMEDEE

Toi, tu es un valet à l'ancienne mode. Tu es de la famille, plus que si tu avais la viande et le sang... Et pourtant tu n'es rien... Tu es Saturnin... On peut te dire : « Saturnin, voilà ton compte. On n'a plus besoin de toi, file. »

SATURNIN

Forcément, on peut me le dire, ça...

AMEDEE

Tu n'es rien... Eh bien je t'estime, Saturnin. Parce que tu as vu qu'entre le vin et moi on allait te faire parler, tu t'es dressé, tu as étendu les bras en ailes de pigeon, et tu es parti... Voilà comment je les aime les hommes... Il y en a

bien encore quelques-uns de ce genre par ici... Ça vous console des autres. Vé, vé, le mulet qui s'est arrêté. Ces bêtes-là, ça profite de tout. Va finir ton fromage. Amédée va à la charrue.

AMEDEE

Hue poulet, hue poulet !...

*

Devant le soupirail.

SATURNIN

Angèle ! Tu l'as bien vu ?

ANGELE

Je le connais ! La première fois que j'ai vu le Louis, cet homme était avec lui.

SATURNIN

Ça y est, tu crois qu'il va mettre le feu ! Demoiselle, qu'est-ce qu'il faut faire ?

ANGELE

Il me cherche... Il me cherche... Il faut mentir... Ecoute, s'il te pose des questions, tu vas lui dire que je suis partie d'ici avec un autre homme.

SATURNIN

Bon, c'est un mensonge de finesse.

ANGELE

Tu diras que je suis partie en Amérique.

SATURNIN

Bon, ça ira tout seul.

*

Saturnin va rejoindre Amédée.

Ils sont à la charrue.

SATURNIN

Ecoute, Amédée, je crois que tu es un bon ami, parce que tu as une figure d'ami...

AMEDEE

Moi, je n'ai jamais fait de mal à personne...

SATURNIN

Ça se voit... Eh bien écoute : tu as deviné, ici, il s'est passé de drôles de choses.

AMEDEE

Oui, je m'en doute bien. Aussi après ce que tu m'as dit, je veux plus te poser de questions.

SATURNIN

Eh bien, puisque tu demandes rien, moi je vais te dire tout. Figure-toi que nous avons une fille ; Angèle elle s'appelait. Elle était brave comme tout. Et puis un jour elle est partie avec un homme de la ville.

AMEDEE

Aya aïe !

SATURNIN

Oh ! Oui, aya aïe ! Parce que depuis, nous ne l'avons jamais plus revue.

AMEDEE

Elle a pas écrit ?

SATURNIN

Oh ! oui, ça oui. Elle nous a écrit une fois ; mais tu sais...

AMEDEE

Et qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

SATURNIN

Elle dit qu'elle est en Amérique.

AMEDEE

Aya aïe !

SATURNIN

Oh ! oui, oui, aya aïe ! Là-bas à ce qu'il paraît qu'ils parlent tous anglais. Oui, et ils fument tous le cigare. Oui, et ils sont presque tous à cheval. C'est terrible, ça. Tu vois bien que ce sont des choses que j'inventerais pas ; parce que moi, l'Amérique, je peux te jurer que j'y suis jamais été.

AMEDEE

Aya aïe !

SATURNIN

Oh ! oui, aya aïe ! C'est bien ce qu'il faut dire.

AMEDEE, consterné.

En Amérique... Alors on ne la verra plus ?...

SATURNIN

Non, on ne la verra plus...

AMEDEE, tristement.

Elle est partie pour de bon, et jamais plus rien d'heureux pour vous trois, ni pour l'autre qui l'attend...

SATURNIN

Quel autre ?

AMEDEE

Un autre.

SATURNIN

Qui l'attend... Eh bien il l'attendra longtemps, va... Allez, hue, hue... Oh ! ce cheval...

*

Sur la route.

CLARIUS

Ils m'ont mis le bras dans une petite caisse.

PHILOMENE

C'est pas pour longtemps, Clarius.

CLARIUS

Ils l'ont mis entre deux petites planches, on dirait un cercueil. C'est un bras mort...

PHILOMENE

Mais non, mais non... il guérira...

CLARIUS

Au lieu de le mettre dans un trou, ils me l'ont mis en bandoulière... Mais au fond, c'est un bras mort... Ils arrivent à la ferme.

*

La ferme de l'Esménarde.

Albin, sur son lit, joue de l'harmonica. Amédée lance des pierres dans les carreaux.

ALBIN

Qu'est-ce que c'est encore ?

AMEDEE

C'est moi. C'est Médée. Albin va à la fenêtre.

ALBIN

Ah ! Qu'est-ce qu'il y a ? Tu l'as vue ?

AMEDEE

Non, je l'ai pas vue. Ils m'ont pris à la ferme... Je travaille avec eux. Ils sont très malheureux... Mais Angèle n'est plus là.

ALBIN

Quel malheur. (Il revient à son lit.) Va je le savais... J'avais guère d'espoir. Amédée vient à lui. Ils sont tous deux sur le lit.

AMEDEE

Même... Le valet m'a dit... qu'elle était partie pour l'Amérique.

ALBIN

Tant pis... Tant pis...

AMEDEE

Qu'est-ce qu'on va faire ?

ALBIN

Je vais rester ici encore une semaine... Pour finir la foulaison... Et puis je partirai, comme je te l'ai dit. (Un silence ; puis à mi-voix, il dit :) Ceux qui ont les femmes, c'est pas ceux qui les méritent. Il joue de l'harmonica ; puis laisse tomber l'instrument.

AMEDEE, un temps.

Moi aussi, je vais rester quelque temps là-bas. Parce que leur ferme, ça fait pitié. C'est tout à l'abandon. Il faut que j'y mette un peu d'ordre. Mais toi, pourquoi tu restes pas ici ? Tu n'es pas bien ? Tu manges mal ?

ALBIN

Oh ! non... Je mange bien et le travail n'est pas tuant... Seulement, c'est ma maîtresse qui me fait la vie dure... Elle veut tout le temps m'embrasser, et moi ça me plaît pas...

AMEDEE, souriant.

Oh ! elle a toujours été comme ça... Elle s'ennuie, tu comprends... C'est une femme qu'il lui faut beaucoup de... Il lui faut un peu de... Un peu de conversation... (Intéressé.) Son mari est ici cette nuit ?

ALBIN

Non, il couche dans la colline avec le troupeau...

AMEDEE

Tiens... J'ai envie d'aller lui dire bonjour...

ALBIN

Oui, va lui dire bonjour... (Puis avec un sourire triste, il ajoute :) Tu es un

beau cochon, va...

*

La ferme d'Esménarde.

ALBIN

Maîtresse, le temps est venu que je parte...

L'ESMENARDE

Alors tu n'attends pas Amédée ?

ALBIN

Non, ce n'est pas la peine que je l'attende maintenant. Il faut que je remonte à Baumugnes, chez moi.

L'ESMENARDE

Pour quoi faire ?

ALBIN

Rien, Maîtresse. Pour respirer l'air de là-haut. C'est un air qui guérit.

L'ESMENARDE

Qui guérit de quoi ?

ALBIN

De tout.

L'ESMENARDE

C'est toujours ton chagrin d'amour ?

ALBIN

Il faut que je parte, Maîtresse. Je partirai demain matin.

L'ESMENARDE

Albin, grand Albin, tu n'es pas fort... Tu vas te ruiner la vie pour une jeune fille... Et après tout, une jeune fille qu'est-ce que c'est ? Ça ne sait rien, ça ne connaît rien... Boun Diou, il n'y a pas que les jeunes filles dans le monde. Et les femmes, alors, qu'est-ce que tu en fais ?

ALBIN

Je n'en fais rien, Maîtresse. Je ne les connais pas.

*

On voit Amédée à la batteuse. Puis, on voit Philomène qui entre à la maison.

*

Dans la maison.

CLARIUS

Où il est Amédée, ce fainéant ?

PHILOMENE

Clarius, ne dis pas qu'il est fainéant... Hier, il a fait du bon travail...

CLARIUS

Et la nuit, qu'est-ce qu'il fait ? A cinq heures du matin, il n'était pas là! (Amédée entre.) Ah! Monsieur vient de se promener... Monsieur met peut-être des pièges pour nous faire avoir procès-verbal par les gendarmes ?...

AMEDEE

Non, patron... Je suis allé jusqu'au village chercher du tabac. Je me suis un peu perdu en route... C'est ça qui m'a mis en retard...

CLARIUS, sarcastique.

On lui donne douze francs par jour pour qu'il aille chercher du tabac... Nom de Dieu de saloperie, ils sont tous pareils... C'est tous des cochons... Mets-toi là, va...

PHILOMENE

Mets-toi là, va, mon garçon. (Il s'assoit à table.) Tiens, voilà ton déjeuner. Mange...

AMEDEE

Merci. Il voit la tasse bleue.

AMEDEE

Oh!

PHILOMENE

Qu'est-ce que tu as ?

AMEDEE

Moi ? Rien. Il se lève et sort. Saturnin est en train de battre. Amédée vient le rejoindre.

AMEDEE

Dis donc, dans quoi tu déjeunes, toi, le matin ?

SATURNIN

Dans quoi je déjeune ?

AMEDEE

Oui, dis un peu qu'est-ce que tu prends ? Du café au lait dans une tasse ?

SATURNIN, il rit.

Oh ! dis donc, tu me vois, toi, en train de manger du café au lait ?... Ah là, là ! Non, non, c'est une habitude de jeunesse : je bois un grand verre de vin et je prends une bonne chique. C'est très bon pour l'estomac !

AMEDEE

Et le patron, lui, dans quoi il déjeune ?

SATURNIN

Lui ? Il mange quelque chose de fort, comme qui dirait un oignon sauvage, ou un anchois, ou bien un peu de fromage de cachât...

AMEDEE

Et la maman Philomène, elle, c'est dans un grand bol de faïence. (Brusquement.) Qui est-ce qui mange dans la tasse bleue, Saturnin ?

SATURNIN, épouvanté.

Tais-toi, Amédée. Viens, travaillons...Ils se remettent à la batteuse.

AMEDEE

Moi, je vais te dire qui c'est.

SATURNIN

Non, Médée, ne me le dis pas...

AMEDEE

C'est Angèle... C'est la fille, elle est ici...

SATURNIN

Pourquoi tu dis ça ? Pourquoi tu veux savoir ? Tu viens la chercher, dis, peut-être ?

AMEDEE

Oui, peut-être, je viens la chercher.

SATURNIN

Tu viens de Marseille ? Tu viens de Marseille ?

AMEDEE

Non, Saturnin, je viens pas de Marseille ; je viens la chercher; mais c'est pas pour un sale barbeau du Vieux Port, c'est pas pour une bordille pourrie. Moi, c'est pour un de la montagne, un grand qui pense à elle depuis longtemps... Un grand qui la veut-Pourquoi tu veux pas me dire où on la cache ?

SATURNIN

D'abord, on la cache pas, Amédée... Elle n'est pas ici... Et puis ne me pose pas de questions... Ecoute, faisons plaisir au patron, Amédée, travaillons...

*

A la batteuse.

AMEDEE

Oh ! Saturnin ! Regarde un peu qu'est-ce qui vient par là ! Saturnin regarde.

SATURNIN

Oh ! là, là ! Ça va mal... Ça va mal...

AMEDEE

Allez, rentrons le blé... Dépêchons-nous... Tiens, prends le sac. Ils remplissent le sac rapidement

*

Devant le soupirail.

SATURNIN

Angèle ! Angèle ! (Angèle apparaît, de l'autre côté du soupirail.) Angèle ! Il m'a tout dit. Il veut te voir. Il te cherche ; mais c'est pas ce que tu crois, c'est pas un homme de la ville... Il te cherche parce qu'il y a un homme qui t'aime...

ANGELE

Qui ?

SATURNIN

Un de la montagne.

ANGELE

C'est pas vrai, Saturnin, c'est pas vrai... C'est des mensonges. Moi, je les connais. Qu'est-ce que tu as dit?

SATURNIN

J'ai dit le mensonge de l'Amérique.

ANGELE

Dis-le toujours, Saturnin. Tu es un simple, ils peuvent te tromper. Dis-le toujours.

SATURNIN

Oui ; mais il a vu la tasse bleue.

ANGELE

Mon Dieu ! Alors je suis perdue ! Elle pleure.

SATURNIN

Angèle, pleure pas, Angèle !

CLARIUS, à la fenêtre.

Saturnin !

SATURNIN, il tressaille.

C'est moi !

CLARIUS

Regarde en l'air, imbécile ! Tiens, voilà dix francs ! Va-t'en au village...
Tu prendras deux paquets de bougies !

SATURNIN

Mais, il en reste encore.

CLARIUS

Tu veux y aller, oui, ou tu veux que je descende ?

SATURNIN

J'y vais, Maître, j'y vais de suite ! Il pose l'étrille par terre. Il se penche
vers la grande oreille de l'ânesse et il chuchote :

« Ecoute, Pétronille, je te finirai en revenant ! » Il s'en va.

*

Philomène est en train de laver la vaisselle, dehors. Amédée vient la
trouver.

PHILOMENE

Qu'est-ce que tu veux ?

AMEDEE

Maîtresse, voilà la foulaison finie, le tout est engrangé et prêt à vendre. Il
y a quatre ou cinq jours qui ne servent à rien. Laissez-les-moi... J'ai de la
famille, je voudrais bien aller leur dire un petit bonjour...

PHILOMENE

C'est pas des mensonges ?

AMEDEE

Oh ! pas des mensonges ; mais du vrai. La preuve, je vous laisse tout, je
veux même pas ma paye : vous me la donnerez au retour... Ah ! Et puis je
vous recommande : ne vendez rien avant que je sois là... Le patron est un bon
homme ; mais il y a des choses à quoi il pense, et qui l'empêchent de bien
vendre : alors, je ferai les prix moi-même.

PHILOMENE

Où ils sont, tes parents ?

AMEDEE

Du côté de Peypin, là-bas.

PHILOMENE

Alors ça va, mon garçon, si c'est comme ça, va, tu peux profiter. Mais retourne, c'est moi qui te le demande. Depuis que tu es ici, je revis.

AMEDEE

Merci, vous êtes une brave Maîtresse. Des maîtresses comme ça, ça fait les bons valets, et puis ça fait aussi les bonnes fermes, aussi, quand rien ne vient se mettre au travers... Au revoir, Maîtresse.

PHILOMENE

Au revoir. Il s'en va.

*

Dans la cuisine de La Douloire.

PHILOMENE, qui enveloppe le bras de Clarius.

Aussi, pourquoi tu sors avec un temps pareil ?

CLARIUS

Si j'avais pas rentré le blé, tu crois que ces deux saligauds l'auraient rentré ? On voit Angèle et son petit dans la cave. L'eau gagne. Une pluie torrentielle continue à tomber.

*

Dans la cuisine de nouveau.

Amédée entre.

AMEDEE

Quelle saloperie !

PHILOMENE

Oui.

CLARIUS

Tu es allée voir, toi ?

AMEDEE

Moi ?

CLARIUS

Qui te parle à toi ? (A Philomène.) Tu es allée voir ?

PHILOMENE

Non, j'y vais. Elle sort.

AMEDEE

Maîtresse, prenez méfiance, la cour est pleine de branches cassées. On entend Angèle, qui appelle : « Maman, maman, maman ! »

*

Dans la cuisine.

Philomène revient.

PHILOMENE

Clarius, viens vite voir.

CLARIUS

Qu'est-ce qu'il y a ? Il la suit. Amédée veut les suivre, Clarius l'arrête.

CLARIUS

Toi, reste ici. Il ferme la porte.

AMEDEE

Vé, vé, vé...Il se précipite dans l'escalier, et va regarder par la fenêtre.

*

Dehors, sous l'orage.

CLARIUS, à Philomène qui le suit.

Toi, va-t'en. (A Angèle.) Allez, viens ici. Angèle sort de la cave, avec son enfant dans ses bras. Clarius la suit. Amédée regarde par la fenêtre.

AMEDEE

Oh ! Doucette des prés, on dirait l'enfant Jésus !

*

Philomène est devant la maison, en train de laver. Clarius sort.

CLARIUS

Où il est Amédée ?

PHILOMENE

Il est parti.

CLARIUS

Et qui c'est qui lui a permis de partir ?

PHILOMENE

Moi.

CLARIUS

Alors toi, tu donnes des permissions, maintenant ?

PHILOMENE

Ecoute, Clarius, c'est à cause de la petite. Tu veux pas que personne sache où elle est. Tu as même envoyé Saturnin au village pour pas qu'il voie où tu vas la mettre. Alors, pour Amédée, j'ai cru bien faire !

CLARIUS

Qu'il soit parti, bon débarras ! Que tu lui aies permis, je m'en fous ; mais pourquoi il m'a pas demandé à moi ?

PHILOMENE

Tu n'étais pas là !

CLARIUS

C'est pas vrai. C'est pas pour ça. C'est parce que je suis plus le maître, je suis plus rien, ici. C'est les femmes qui commandent, les sales femmes qui rapportent des bâtards à la maison. (il s'éloigne, et se retourne vers Philomène.) Tiens, tous les trois : toi, ma fille et son bâtard, je devrais vous prendre par le cou et vous foutre dans le puits. Philomène baisse la tête et pleure.

CLARIUS, il ouvre une porte.

Angèle, descends avec ton bâtard ! (Elle sort.) Suis-moi. Elle le suit
Amédée retrouve Albin.

ALBIN

Alors, qu'est-ce qu'il y a ?

AMEDEE

Ce qu'il y a ? Eh bien, ça va.

ALBIN

Ça va, comment ?

AMEDEE

Ça va. Et ça va bien, parce que ton Angèle, elle est à la ferme.

ALBIN

Tu lui as parlé ?

AMEDEE

Non, mais je l'ai vue. Et puis, ne me pose pas de petites questions. Il faut que je te raconte tout en plein. Viens avec moi, viens... Ils s'en vont tous deux.

On voit Clarius qui pleure en regardant la porte de la cave.

Amédée et Albin sont assis sur l'herbe.

ALBIN

Alors, elle est comme ça, enfermée tout le jour et toute la nuit. Il faut que ça soit de méchantes gens !...

AMEDEE

Non, non, ce n'est pas de méchantes gens.

ALBIN

Surtout, enfin, qu'il n'y a pas de raison. Elle est revenue... Qui sait où elle est allée ?

AMEDEE

Oui, il y a une raison. Tu le sais aussi bien que moi : les gens de chez nous sont très fins sur l'amour-propre, et sur la réputation. Une fille qui se dérobe, et encore avec un pignouf de ce genre, ça fait parler, ça fait dresser les index. On dit : « La fille à Barbaroux, tu sais... » Quand elle disparaît pour de bon encore, on reste avec son malheur ; seulement, c'est dedans, personne ne le voit ; mais quand elle revient ? Bien sûr, c'est quand même la fille et surtout pour la mère, et c'est toujours bon les caresses sur sa joue ; mais... Mais on dit : « Ce Barbaroux... Les femmes en font ce qu'elles veulent. Tu sais, sa fille, eh bien... » (Il cligne de l'œil.) Alors, ces hommes doux, ils sont tous comme ça : on prend le bras de la fille, on lui tord, on la bouscule, on la gifle, et d'un coup de pied au cul on la lance dans une chambre. Un tour de clef, et puis on reste là à se ronger les sangs devant les verrous... Voilà !...

ALBIN

Quand même, quand même... Us auraient pu l'enfermer pour un jour, pour deux jours, pour une semaine... Mais après ? Enfin, il n'y a pas de raison...

AMEDEE

Eh oui, il y en a une... Il y en a une...

ALBIN

il y a quoi ?

AMEDEE

Eh bien, voilà, ça c'est une chose que j'ai gardée pour la fin, parce que c'est la plus mauvaise à dire... Ecoute : elle est retournée, bien sûr, c'est le principal ; mais il faut pas oublier qu'entre-temps, il y a eu le Louis...

ALBIN

Et après ?

AMEDEE, embarrassé.

Et que ce sont des choses qui comptent, ça, et qui laissent des traces...

ALBIN

Et après ?

AMEDEE, il hésite.

Et après, et après... eh bien !... Elle a un petit voilà...

ALBIN

Ça n'y fait rien. Viens, Amédée. Alors, on va la chercher ?

AMEDEE

Eh oui, si tu veux, on y va. On part tout de suite... Mais comment on va faire, en arrivant là-bas ?

ALBIN

Ça, on va l'étudier en route. Allez, viens, Médée viens...Albin part en courant. Amédée a du mal à le suivre.

AMEDEE

Pas si vite. Eh ! Attends...On les suit dans la campagne. Puis ils s'arrêtent.

AMEDEE

Alors, tu m'attends ici. Je vais là-bas en reconnaissance, tu comprends. Je vais réfléchir. Je fais mon plan, et puis je reviens te chercher. Tu auras patience ?

ALBIN

Un peu, mais pas longtemps. Il part et il rejoint Saturnin.

SATURNIN

Amédée ! Et d'où tu viens ?

AMEDEE

Je suis été chercher celui de la montagne.

SATURNIN

Et où il est ?

AMEDEE

Il attend.

SATURNIN

Oh ! malheureux ! Mais puisqu'on te dit qu'elle est en Amérique !

AMEDEE

Dis, c'est la cave que tu appelles l'Amérique ?

SATURNIN

Tu l'as vue ici, toi, dans la cave ?

AMEDEE

Oui, je l'ai vue. Le soir de l'orage, je regardais par la fenêtre... Je l'ai vue avec son petit...

SATURNIN

Médée, tu me fais un mensonge de finesse ?

AMEDEE

Je te dis que je l'ai vue !

SATURNIN

Alors, c'est le Bon Dieu qui l'a voulu. Mais tu sais, dans la cave elle n'y est plus...

AMEDEE

Vaï, elle doit pas être loin !

*

Dans la maison.

Amédée rentre.

CLARIUS

Ah ! voilà le Monsieur ! Dis donc, est-ce que tu t'imagines que ça va durer ?

AMEDEE

Qu'est-ce qui va durer ?

CLARIUS

Alors, on te paye pour aller faire la noce ?

AMEDEE

Qu'est-ce qui vous a demandé de me payer mon jour de congé ? J'ai demandé la permission ! Saturnin écoute, dehors, à la porte.

CLARIUS, violemment.

A qui ? Quand tu as quelque chose à demander, c'est à moi... c'est à moi... tu entends, qu'il faut le demander... Le patron, il n'y en a qu'un ici : c'est moi. On ne demande pas aux femmes !

AMEDEE, presque humble.

Vaï, ne vous fâchez pas, Patron. J'avais cru...

CLARIUS, il crie, fou de rage.

Tu as cru quoi ? Dis-le, parle. Qu'est-ce que tu as cru ? Tu as cru que c'était les femmes qui commandaient ici ? Ah ! tu as cru ça, toi ? Ah bien, tonnerre de nom de Dieu, je vais te montrer que ce n'est pas les femmes ! C'est moi, moi, le patron... Clarius Barbaroux, pas un autre !... Moi, je fais ce que je veux, tu entends ? Je suis le mari, je suis le père, je suis le maître, tu entends ? Tu entends, chemineau ?

AMEDEE, indigné.

Chemineau ? A moi ?

CLARIUS

Je suis le patron, je donne des ordres. Trouve cette andouille de Saturnin. (Saturnin hoche la tête, vexé.) Et allez me chercher du bois à la Pondrane. Tâchez de gagner votre pain, racaille ! Amédée sort.

SATURNIN

Dis rien, Médée. Dis rien. Tu as raison, tu le sais... Viens avec moi, viens... Allons chercher du bois... (Il met un bras sur l'épaule d'Amédée, et il l'entraîne gentiment.) Vois-tu, c'est comme une gale qui le ronge, et ça le démange à des endroits où il peut pas se gratter tout seul... Viens, Médée, viens... Allons chercher du bois...

*

Dans la maison.

PHILOMENE

Clarius, calme-toi, je ne te connais plus, ce n'est plus ça toi, tu fais tort à ta raison, tu fais tort à ton bon sens !...Amédée et Saturnin rejoignent Albin.

ALBIN

Alors ?

AMEDEE

Alors, le vieux est toujours impossible. (Saturnin approche.) Tiens, celui-là, c'est Saturnin. Il l'a connue toute petite, ton Angèle. Il l'a portée sur ses épaules, et quand elle est partie, il a eu plus de chagrin que toi.

ALBIN

Merci, Saturnin.

SATURNIN, stupéfait.

Merci de quoi ?

ALBIN

De ce que tu as fait pour elle !

SATURNIN, perplexe.

Tu me dis merci comme si elle était à toi !

ALBIN, qui sourit.

Mais oui, elle est à moi.

SATURNIN, inquiet, à Amédée.

Oui, il est fada ?

AMEDEE

Non, non...

SATURNIN, inquiet.

C'est lui, celui de la montagne ?

ALBIN

Oui, c'est moi !

SATURNIN

Oh ! j'ai pas confiance !

AMEDEE

Pourquoi ?

SATURNIN

Il a l'air fada.

AMEDEE

Tais-toi, allons, ça va. Parlons de l'affaire. J'ai pas pu présenter la demande : le Clarius m'a jeté dehors. Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

SATURNIN

Ça dépend. (A Albin.) C'est vraiment pour le mariage que tu la veux ?

ALBIN

Oui, c'est pour le mariage.

SATURNIN

Alors, c'est du bon. Mais le petit, tu le prends aussi ?

ALBIN

Mais oui, je le prends.

SATURNIN

Il a l'air bête, mais il parle bien. Ça, c'est du bon. Eh bien, moi, je vois la chose bien simple. Si cet Albin la veut, il faut qu'il la demande.

AMEDEE

Qu'il la demande ? A qui ?

SATURNIN

Au père. C'est comme ça qu'on fait. Moi, je ne l'ai pas fait. Mais si j'avais voulu me marier avec une femme, moi j'aurais demandé au père.

ALBIN

Oui. Mais il faudrait d'abord lui demander à elle. Il faut que je lui parle.

SATURNIN

A elle ?

ALBIN

A elle.

AMEDEE

Mais on ne sait pas où elle est ?

SATURNIN

Moi, franchement, j'en sais plus rien. Après l'orage, il l'avait mise dans sa chambre. Puis, hier matin, il m'a envoyé au village et, pendant ce temps-là, elle a disparu.

ALBIN

Tâchez de la trouver. Et si vous la trouvez pas, moi je la trouverai.

AMEDEE

Mais comment tu la trouveras ?

ALBIN, il montre son harmonica.

Avec ça. Cette nuit. Avec ça, je la trouverai...

SATURNIN

Il est fada, peuchère ! J'ai pas confiance...

*

Dans la chambre.

Philomène et Clarius sont couchés.

CLARIUS

C'est ça, fais-lui ta prière, au Bon Dieu. Remercie-le du bonheur qu'il nous a donné et de tout ce qu'il a fait pour notre fille !...

PHILOMENE

Clarius, ne désespère pas, on ne le comprend pas, ce qu'il veut faire ! Toi, tu es qu'un paysan, tu ne sais rien, tu as le droit de rien dire... Lui, ce qu'il fait, il sait pourquoi... Pour nous, ça a mal commencé, Clarius ; mais peut-être

qu'à la fin ce sera bon...On voit Albin qui joue de l'harmonica devant la porte de la maison.

*

Dans la chambre, de nouveau.

CLARIUS

Tu n'entends rien... Tu n'entends pas une musique ?

PHILOMENE, elle écoute.

Non, c'est le vent, Clarius... Ou alors, c'est la fièvre de ton bras...

CLARIUS

Eteins. (Elle souffle la lampe).

*

Albin continue à jouer de l'harmonica devant la maison.

SATURNIN

Dis donc, Amédée, tu entends ?

AMEDEE

Oui.

SATURNIN

C'est lui qui fait cette musique ?

AMEDEE

Oui.

SATURNIN

Ça semble l'église... Si le maître l'entend...

AMEDEE

Oui!

SATURNIN

Il est fada ?

AMEDEE

J'en ai peur. Ecoute, je vais un peu voir ce qui se passe.

*

Devant le soupirail.

Albin est assis. Angele frappe.

ALBIN, à voix basse.

Qui frappe ?

ANGELE

C'est moi, la fille de la ferme... Angèle... Je suis enfermée-Albin se tait. Il aspire l'air de la nuit. Il s'assoit sur le thym, puis il murmure.

ALBIN

Ah! C'est vous! Je vous ai trouvée!... C'est pour vous que je viens...

ANGELE

Je sais... Je vous connais...

ALBIN

Vous me connaissez ? Comment ?

ANGELE

C'est vous qui jouiez de l'harmonica, un soir, à la terrasse du café...

ALBIN

Oui, et c'est la première fois que je vous ai vue.

ANGELE

Et puis c'est vous qui êtes venu me parler le soir que je suis partie...

ALBIN, étonné.

Je suis venu ?

ANGELE

Oui, vous êtes venu, et je vous ai dit : « C'est trop tard. » C'était pas vous ?

ALBIN

Oui, demoiselle, c'était moi... Mais j'étais malade, je ne savais plus... J'avais cru que c'était un rêve. Ainsi, c'était donc vrai ? Vous avez pleuré sur ma main ?

ANGELE

Oui, c'est vrai... Et depuis, du fond de ma misère, j'y ai pensé souvent... Ah ! si je vous avais écouté ! Si j'avais su !

ALBIN

Demoiselle, vous savez, maintenant...

ANGELE

Oui, je sais... Mais c'est trop tard...

ALBIN

Comme l'autre fois ? Alors, ce sera toujours trop tard ? Un temps.

ANGELE

Qu'est-ce que vous voulez ?

ALBIN

La même chose, tout pareil. Moi, je veux toujours. Et vous ?

ANGELE

Moi, je ne peux plus, maintenant...

ALBIN

Pourquoi ?

ANGELE

Parce que j'ai changé... Je ne suis plus la même... Vous, vous m'avez connue avant... Ça me ferait de la peine de vous faire voir ce que je suis devenue... Parce que ça se voit... Ça se voit tout clair...

ALBIN

Demoiselle, vous vous faites des imaginations... Moi, je vous dis : « Je vous aime. » Pour moi, vous resterez toujours pareille, comme au premier soir que je vous ai vue...

ANGELE

Ecoutez : ce que vous m'aviez dit sur le Louis, c'était vrai...

ALBIN

Je sais... Je sais...

ANGELE

Il m'a vendue à tout le monde. Aux uns et aux autres...

ALBIN

Je sais, demoiselle, je sais...

ANGELE

J'ai appelé des hommes dans la rue. Je me fais honte de mon corps... Quand ma mère vient me porter à manger, je n'ose plus lui dire : « Je veux t'embrasser. » Je me sens toute sale... Je suis la dernière de toutes : j'ai vendu ma peau pour gagner des sous...

ALBIN

Je sais, demoiselle... Ne pleurez pas...

ANGELE

Il faut le dire parce que c'est juste... (Un temps.) Albin, j'ai un petit...

ALBIN

Je sais, demoiselle. Je sais. Continuez, demoiselle, sans vous commander...

ANGELE

Cet enfant, je ne sais pas qui est son père. Il n'est à personne...

ALBIN

Il est à vous, ça me suffit... Et puis, vous me le dites d'un seul coup... Ça, c'est beaucoup... Je le savais déjà, demoiselle. Quand on me l'a dit, je me suis pensé : « Il ne faut rien lui demander ; elle le dira, elle-même, parce qu'elle est franche. » Et voyez, je ne m'étais pas trompé... Angèle, vous êtes la fine fleur, et je le savais depuis longtemps... Depuis le moment où vous avez arrêté le mulet devant moi... Il n'y avait qu'à voir comment vous meniez la bête... On ne peut pas être d'une sorte avec les bêtes, et d'une autre avec les gens... Ecoutez, demoiselle, ce n'est pas tout de votre faute... Après tout, vous n'êtes qu'une femme... C'est tendre, une femme... et ça suit son homme, et votre homme n'était pas bon... Et puis, vous êtes allée à la ville : il n'y a rien de bon dans les villes... Ecoutez, demoiselle, une nuit je passai au bord du canal de Marseille : j'ai trempé ma main dans l'eau. C'était une eau tiède, lourde, lente... Ça se taisait, ça n'allait pas vite, c'était plein de petites mousses en travail... Tandis que chez moi, là-haut sur la montagne, si vous mettez la main dans le ruisseau, c'est une eau pure, une eau vive et glacée, une eau qui vous pousse la main... Venez avec moi, demoiselle...

ANGELE

Ne me dites plus rien, Albin... C'est plus terrible quand vous me parlez... Parce que ma honte, j'y étais habituée... Ici, je suis enfermée avec elle... Mon corps et ma vie, tout ça n'était plus rien... Je ne pensais plus qu'à mon fils. Tandis que maintenant...

Parce que je vous aime... Je vous aime d'amour... Moi aussi, quand je vous ai vu, je vous ai aimé ; mais je ne savais pas... Et puis maintenant que je sais, maintenant que je vous écoute, je sais que c'est vous qui étiez mon homme... Et aujourd'hui que je vous trouve, je n'ai plus rien à vous donner...

ALBIN

Ne pleurez pas, demoiselle, ne pleurez pas... Pour moi, vous êtes la plus belle et la plus malheureuse... Alors, je vous veux... Et vous ?

ANGELE

Ah ! Je voudrais bien... maintenant... Je voudrais bien... Mais qu'est-ce qu'il faut faire ?

ALBIN

Tenez, demoiselle, sous la porte je vais vous faire passer mon couteau. Il y a une lame qui fait tournevis. Avec ça, vous pourrez dévisser la serrure. Vous saurez le faire ?

ANGELE

Je vais essayer !...

AMEDEE, qui arrive vers eux.

Albin, qu'est-ce que tu fais là ?

ALBIN

Je l'attends, elle va sortir.

AMEDEE

Elle est là-dedans ?

ALBIN

Oui, elle y est avec l'enfant... Je lui ai parlé... Elle sort, elle vient avec moi...

AMEDEE

Elle veut bien?

ALBIN

Oui...

AMEDEE, tout ému.

Ça alors !

ALBIN

Quoi ?

AMEDEE

Je me sens couillon comme un toupin... Ça, c'est trop beau... Il y a de quoi se taper le cul dans un seau... On entend le tournevis qui grince.

ALBIN

Ça avance, demoiselle ?

ANGELE

C'est presque fini... La porte s'ouvre. Elle paraît. Elle fait un pas vers Albin, qui la prend dans ses bras et l'embrasse.

*

Saturnin est tout seul. Il voit descendre son maître et a l'air effrayé. Clarius prend son fusil au mur.

SATURNIN

Aïe, Aïe, Aïe, ma mère, Aïe, Aïe, Aïe.

CLARIUS

Qu'est-ce que tu fais ?

SATURNIN

Rien, je réfléchissais... Je pensais...

CLARIUS

Fais bien attention... Tu as mangé mon pain... Si tu m'as trahi, tu verras...

SATURNIN

Maître...Clarius le repousse rudement, sort et ferme à clef. Saturnin se mord les doigts frénétiquement.

On voit Albin qui range le bébé dans la corbeille avec des feuilles de figuier.

AMEDEE

Quelqu'un vient d'ouvrir la porte. Le père s'est peut-être levé, dépêchez-vous... Nous sommes foutus...

ANGELE

Mon Dieu...

AMEDEE

Filez par là... Je vous rejoins ; s'il est sorti, il va me questionner, ça lui fait perdre cinq minutes... Vite, vite... Je vous rejoins...Albin et Angèle s'en vont, portant le panier.

Clarius devant la ferme avec le fusil à la main. Il se cache. Amédée lui saute dessus.

AMEDEE

Qu'est-ce que vous allez faire ? Vous êtes fou ?

CLARIUS

Salaud ! Ils se battent. Clarius tombe.

AMEDEE

On ne va pas te la tuer, ta fille. C'est un honnête garçon qui veut se la marier...

CLARIUS

Tue-moi, salaud !

AMEDEE

Moi, que je te tue... Tiens, tu n'es qu'un couillon, Clarius. Il décharge le fusil et s'en va.

*

La route.

Angèle, Albin et le bébé dans le couffin. Ils marchent. Amédée arrive en courant derrière eux.

ALBIN

Alors ?

AMEDEE

Il voulait vous courir après avec le fusil... Je l'ai empêché.

ANGELE

Vous vous êtes battus ?

AMEDEE

Non, demoiselle, pas précisément. Avec son bras malade, il n'était pas lutttable... Je lui ai seulement pris les cartouches et voilà tout... Y a pas de mal... Eh bien, mes enfants, si on faisait la posette ?

ANGELE

Oh ! oui, j'ai mal aux jambes de marcher. Je n'avais plus l'habitude...

ALBIN

Ma pauvre...

ANGELE

Et encore, je m'appuie sur toi... Oh !... J'ai dit « tu »... '

ALBIN

Merci, ma belle...

*

Devant la ferme.

Clarius, sombre et rageur, est assis. Philomène refait le pansement de son bras.

SATURNIN

Maître, je ne savais pas qu'il voulait l'emmener... Maître, je croyais qu'il allait te la demander...

CLARIUS

Attelle le mulet...

PHILOMENE

Pour quoi faire ?

CLARIUS

Si je les rattrape, je les tue... Attelle le mulet, nom de Dieu !...

SATURNIN

Non, je ne veux pas... Non, je ne veux pas... Il part en courant.

PHILOMENE

Clarius... Clarius...

CLARIUS

Je l'attellerai tout seul... Philomène le suit.

PHILOMENE

Clarius, Clarius !...

*

La route dans la colline.

Albin s'arrête.

AMEDEE

Albin !...

ALBIN

Quoi?

AMEDEE

Mon pauvre gars, c'est à refaire... Ecoute, un beau travail, ça ne commence pas par une crapulerie.

ALBIN

Oui, et puis ?

AMEDEE

Et puis voilà... C'est tout...

ALBIN

Si tu dis ça pour moi, tu dis ce que je pense. Si j'ai attendu que tu parles le premier, c'est à cause d'elle, tu comprends ? Tu sais, toi, comme j'ai languie d'elle. Et maintenant, c'est un matin, et me voilà en face de la bonne route avec ce beau soleil bien clair... Et je l'ai, elle, dans mes bras. Ça excuse beaucoup de choses... Alors, tu veux que je redescende pour la demander à son père ?

AMEDEE

Il le faut, mon vieux... C'est une chose qui se doit.

ALBIN

Je pense comme toi, Médée ; mais je ne suis pas seul. Et toi, qu'est-ce que tu dis ?

ANGELE

Je ferai comme tu voudras... Si nous y allons pas, j'y penserai toujours... Je voudrais tant qu'il embrasse mon fils une fois, une seule fois. Je suis sûre que ça lui porterait bonheur...

ALBIN

Alors, c'est d'accord, ma femme, on retourne.

AMEDEE

Réfléchis bien. Si c'est pour mon estime que tu le fais, n'y va pas...

ALBIN

Non... C'est pour la mienne d'estime...

AMEDEE

Il y a encore une chose, quand nous serons tous les trois devant la ferme : il y a encore le fusil de Clarius... Ça, il faut y compter.

ANGELE

C'est sûr...

ALBIN

Allons, c'est quand même demi-tour. Ils redescendent.

*

Clarius, tout seul, qui attelle le mulet.

Philomène s'avance, timide, pour lui parler. Saturnin est caché derrière un arbre.

PHILOMENE

Mais puisqu'ils ne reviendront plus... Puisque c'est un honnête garçon...

CLARIUS

Si je les retrouve, je les descends... Aussi vrai que je m'appelle Clarius...

Soudain il lève la tête. On les voit au loin qui s'avancent tous les trois. Clarius bondit sur son fusil. Il va vers eux, tous trois marchent vers lui. A quelques pas de lui, ils s'arrêtent. Albin s'avance vers Clarius. Il a l'enfant dans les bras. — Philomène, à côté de Clarius, prie à haute voix.

ALBIN

Maître, je voudrais vous parler... Clarius abaisse son fusil.

CLARIUS

Qui es-tu?

ALBIN

Je suis un de Baumugnes... Mon père c'était Lionel ; ma mère c'est Marie. Nous ne sommes pas riches, c'est vrai ! mais j'ai de la terre au bord du plateau. Si je la tracasse un peu, elle nous donnera du pain et des fleurs.

CLARIUS

Tu es d'une famille honnête ?

ALBIN

Comme toutes celles de Baumugnes.

CLARIUS

Et tu veux ma fille ?

ALBIN

Oui, je vous la demande pour femme.

CLARIUS

Viens avec moi, garçon. Il donne l'enfant à Angèle.

*

La cuisine.

Clarius entre. il va poser son fusil près de la pendule.

CLARIUS

Garçon, tu demandes ma fille, mais moi je ne peux pas te' la donner. Nous ne sommes plus une famille propre. Nous avons perdu l'honneur. La dernière chose qui nous reste, c'est de ne pas vouloir salir les autres : tu me comprends ?

ALBIN

Vous dites de belles paroles, et c'est bien celles qu'il fallait dire. Maintenant, je vous dis : je la veux quand même.

CLARIUS

Cet enfant que tu portais, tu le sais qu'il n'a pas de père ?

ALBIN

C'est pour ça qu'il lui en faut un.

CLARIUS

Et toi, toute la vie, dans ta maison, tu verras grandir l'étranger ?

ALBIN

Qu'il grandisse. Il aura des frères et des sœurs. Quand nous aurons fini de

faire les nôtres, celui-là on ne saura même plus lequel c'est !

CLARIUS

Garçon, je t'ai tout dit... Tu la veux toujours ?

ALBIN

Oui.

CLARIUS

Eh bien, garçon, si tu la veux, tu peux la prendre ; moi je n'ai pas le droit de te la donner.

ALBIN

C'est de vous que je veux l'avoir. Maître. Donnez-moi votre fille.

CLARIUS

J'avais une fille ; mais je l'ai perdue.

ALBIN

Si je la demande, je vous l'ai rendue.

CLARIUS

Albin, tu es jeune... écoute-moi... Tout le monde rira de toi.

ALBIN

Ceux qui voudront rire de moi n'auront qu'à bien se cacher. Maître, donnez-la-moi !

CLARIUS

Puisque je te dis de la prendre pendant que je tourne le dos. Pourquoi veux-tu que je consente. Je ne peux pas, je ne veux pas...

ALBIN

Pourquoi ?

CLARIUS

Si tu étais mon fils et si tu voulais comme femme une fille comme celle-là, je dirais non. Et tu veux que je te la donne ? ce serait un crime contre ton père. Il est mort, ton père ?

ALBIN

Oui, il est parti. S'il était encore au soleil, je lui amènerais Angèle sur la porte, et je lui dirais : « La voici. Elle a fait ceci ; elle a fait cela ; elle a fait le mal ; mais ce n'était pas par plaisir. Ce n'était pas pour elle-même. Et puis, elle a souffert, elle est pardonnée. » Et il la prendrait par la main et il la ferait asseoir près de la cheminée, et il lui donnerait les trois clefs : la clef de la porte, la clef de la cave et la plus petite des trois, celle de l'armoire où on met les draps. Allons, Maître, réfléchissez. Elle a fait le mal, oui, c'est vrai. Qu'est-ce qu'il en reste aujourd'hui ? Un petit enfant qui dort en riant ! Il en

reste aussi autre chose : il en reste que nous le savons. Oublions sa faute ; il n'y en a plus...

CLARIUS

Oh ! ça, ça serait trop facile. Tout le monde peut faire le mal et personne ne sera puni ?

ALBIN

Ce n'est pas à nous de punir les autres. Qui vous êtes, vous, pour juger ? Elle a mal fait ; mais vous, vous avez fait plus mal encore.

CLARIUS

Moi ?

ALBIN

Il faut avoir le cœur gâté pour enfermer dans une cave un petit enfant !

CLARIUS

Ce n'est pas un enfant, c'est un bâtard.

ALBIN

Qu'il le soit pour tout le monde ; mais s'il est Baltard pour son grand-père, c'est le grand-père qui est bâtard.

CLARIUS

Tu le penses, ce que tu dis ? Mais malheureux, tu ne sais pas que ce petit, je n'ai jamais voulu le regarder ?

*

Dehors.

Angele, Philomène, Saturnin, Amédée et l'enfant.

ANGELE

Maman, qu'est-ce qu'il faut faire ?

PHILOMENE

Avoir patience. Il va réfléchir.

SATURNIN

A quoi ça sert de réfléchir, à quoi ça sert, je vous le demande ?

AMEDEE

Ça, c'est la fierté qui veut ça. Moi, cet homme, je le comprends. Mais si j'étais que vous je partirais. On a fait ce qu'il fallait faire.

ANGELE

Il n'a même pas regardé l'enfant.

*

Devant la cheminée.

Albin et Clarius.

CLARIUS

Et un matin, à la place d'Angèle, il ne reste plus qu'un bout de papier : le voilà. C'est la lettre qu'elle a laissée... Et un autre jour, la voilà qui revient, et elle rapporte un enfant, un de ceux qu'on ne peut pas faire voir à personne. Alors, mon pauvre Albin, je me suis senti que je devenais tout sale et tout noir... Il m'a semblé que j'étais plein de boue, comme quand on vient de curer le puits. Je ne suis plus allée jusqu'au village et je n'ai plus bêché la terre parce qu'elle était plus propre que moi.

ALBIN

Maître, donnez-moi cette lettre. (Il la lui donne et Albin la jette au feu.) La voilà qui brûle. Saturnin regarde du dehors, par la fenêtre.

SATURNIN

Angèle, ça y est, ça y est... viens.

ALBIN

Angèle, viens ici. Nous allons faire comme si c'était avant.

CLARIUS

Ah ! si c'était possible !

ALBIN

C'est si facile... Vous allez voir. (A Angèle.) Donne-moi !a main... Maître Clarius Barbaroux, j'ai vu votre

le, un soir, au village, et depuis j'en suis amoureux. h lui ai parlé et nous sommes d'accord... Je viens vous la demander.

CLARIUS

Angèle, tu as entendu ? Tu le veux, toi, ce garçon ?

ANGELE

Je ferai ce que vous direz...

CLARIUS

Bon. Alors, il faut demander à la mère... Philomène !

CLARIUS, à Albin.

Assieds-toi, mon garçon. Allez, donne-moi ça, viens. (Il prend l'enfant dans ses bras.) (A Philomène.) Voilà un garçon qui demande notre fille, qu'est-ce que tu en dis ?

PHILOMENE

Clarius, tu as pardonné ?

CLARIUS

"Ah! s'il vous plaît... Commence pas... Il y a rien à pardonner, parce qu'il faudrait pardonner trop de monde, et peut-être moi le premier...

SATURNIN

Ah ! bravo, bravo.

CLARIUS

Tiens, voilà ce fada... Saturnin, attrape deux poulets. Invite-les à dîner avec nous ce soir... (A Philomène.) Assez de larmes, Philomène, c'est compris ?... Elle a payé, puisqu'il est venu. Donne-nous à boire...

CLARIUS, à Angèle.

Angèle, donne-moi ma pipe, va... (A Albin.) Et toi, mon fils... Dis-moi un peu comment il est ton pays ?

ALBIN

C est un plateau, la haut sur la colline...il y a partout de l herbe et des amandiers...des ruisseaux d eau claire.

CLARIUS

ça c est de la chance...voila qui nous manque ici... (A Angèle) Merci petite. Assois-toi à ta place. (A Albin) et du blé vous en faites pas ?

ALBIN

Oui. on en fait, parce qu'il en faut. Mais il n est pas si beau que le blé de la plaine.

CLARIUS

Naturellement... ca.

ALBIN

non c'est surtout des prés, des arbres et des fleurs

*

Amédée est en bas de l'escalier. Saturnin arrive en courant ; il court après un poulet.

AMEDEE

Oh ! Saturnin, qu'est-ce qui t'arrive ?

SATURNIN

ben tu vois, je cours après les poulets. J'en ai attrapé un, mais l'autre y a pas moyen... Et toi, tu part Amédée ?

AMEDEE

Maintenant, tout est arrangé. Moi, je n'ai plus rien à faire ici... Je vais prendre la route comme avant...

SATURNIN

Ça va leur faire de la peine à tous...

AMEDEE

Oh ! ici, ils ont de quoi s'occuper, je crois... Si la saison prochaine je suis en chômage, ce qui est possible, alors peut-être je monterai jusqu'à Baumugnes, leur dire un petit bonjour, comme ça, pour l'amitié... Tu diras... Enfin, tu diras à tous que je les aime bien... Adieu, Saturnin... Amédée s'en va.
On voit Angèle et Albin, de dos, qui s'en vont en se tenant par la taille.

FIN

Table des matières

Présentation
DISTRIBUTION
Angèle